ズーム
ZOOM JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 72 - juillet-août 2017

La Terre sainte de l'otakisme



ÉDITO Sacré Graal



On le sait, une des principales raisons pour lesquelles les étrangers sont si nombreux à se rendre au Japon est liée au succès de sa culture populaire. Les mangas, les anime, la JPop pour ne citer que ceux-là ont suscité une curiosité pour le pays où ils ont fait leur apparition. Pas étonnant dans ces conditions que les touristes du monde entier plébiscitent l'archipel et visitent notamment les quartiers symboles de la culture pop : Akihabara, Harajuku ou encore Shibuya. Mais il y a aussi ceux qui ont décidé de s'y installer pour vivre leur passion, voire pouvoir en vivre. Ce sont certains d'entre eux que nous avons rencontrés afin qu'ils témoignent de leurs parcours sur la Terre sainte de l'otakisme.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Arrondissement de Shinjuku, Tôkyô



© Eric Rechsteiner

La gare routière de Shinjuku, *Shinjuku basustâ*, située dans l'immense complexe de la gare ferroviaire de Shinjuku connaît une fréquentation croissante. Elle dessert la plupart des destinations de l'archipel à des prix très compétitifs. Le coût élevé des billets de train incite de plus en plus de personnes – jeunes, retraités modestes, touristes désargentés – à se tourner vers les autocars pour parcourir le pays.

36 % Tel est la cote de popularité du Premier ministre selon le *Mainichi Shimbun*. Si ce sondage est le moins favorable à Abe Shinzô, toutes les enquêtes d'opinion montrent que les Japonais lui sont de plus en plus opposés. En effet, outre sa politique contestée, son implication dans une affaire de corruption nuit gravement à sa réputation.

POLITIQUE Une loi controversée de plus

Le Parlement a adopté, le 15 juin, une nouvelle loi qui bouleverse en profondeur la philosophie du Code pénal japonais, lequel se concentrait jusqu'ici sur la punition de crimes déjà commis, en introduisant désormais des poursuites contre la simple préparation d'actes répréhensibles. En annexe du texte, une liste définit ainsi 277 "activités" susceptibles de donner lieu à des poursuites pour "conspiration".

NATURE Nouvelle chasse à la baleine

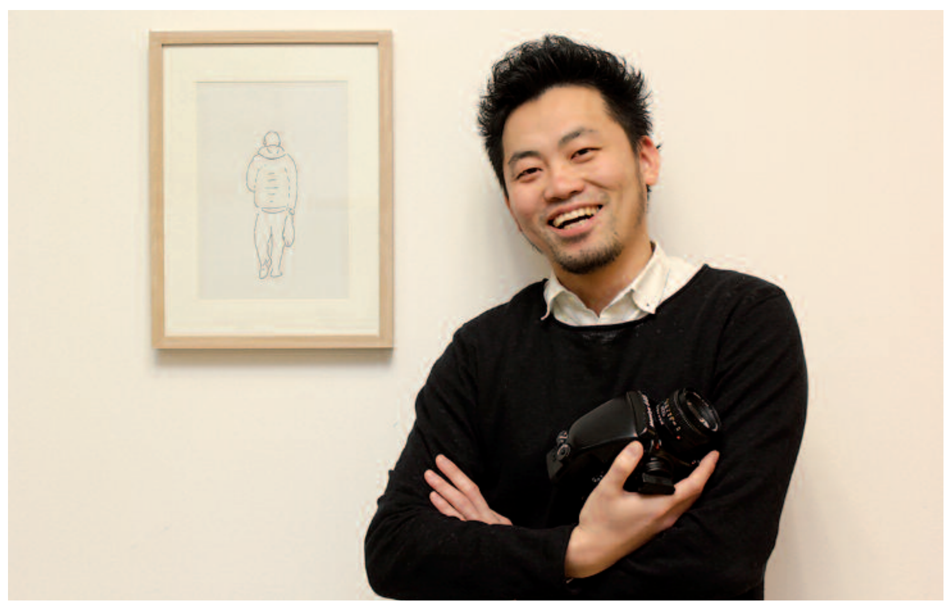
Une nouvelle campagne de chasse à la baleine lancée par le Japon a débuté le mercredi 14 juin. Malgré de nombreuses critiques internationales, le pays compte bien tuer plusieurs cétacés dans le nord-ouest du Pacifique. Trois navires ont pris le large pour une mission prévue jusqu'à fin septembre 2017 avec pour objectif de tuer 43 baleines de Minke et 134 rorquals boréals.

SÉRIE Celui qui préserve les souvenirs

Installé à Ishinomaki depuis 2011, MASUDA Hirofumi s'est donné pour mission de fixer le quotidien sur pellicule.

Le petit atelier vitré situé dans une rue du centre d'Ishinomaki, est occupé par MASUDA Hirofumi, artiste originaire de la ville de Sayama, dans la préfecture de Saitama, au nord de Tôkyô. Après avoir participé, en tant que bénévole, à des activités d'aides dans le domaine artistique après le séisme de 2011, il a décidé de s'installer définitivement ici en décembre de la même année. *"A l'instar d'autres artistes japonais, j'ai ressenti ce séisme comme un événement si exceptionnel que j'ai voulu observer la ville en venant y vivre"*, se justifie-t-il.

Depuis, il ne cesse de travailler autour du même thème : *"Mémoires citoyennes autour des repas"*. Son œuvre représentative intitulée "Série de cantines" vise à montrer, en détail, les scènes quotidiennes de repas et de citadins dans leurs différents environnements. C'est un vaste projet pour conserver et révéler un large panel de souvenirs individuels, mais aussi la mémoire des quartiers qui s'effacent avec le temps. Tout cela au travers d'instantanés de repas, indispensables pour tout le monde, au-delà des différences sociales, raciales, ou religieuses.



MASUDA Hirofumi et son fameux appareil de photo noir.

Ishinomaki Hibi Shimbun

Pour cet artiste, tout a commencé avec un vieil appareil photo utilisé en primaire qu'il avait laissé dans sa maison natale. A cette époque, il prenait des photos d'avions et de paysages de la base militaire voisine d'Iruma. Il l'avait également utilisé lors de divers séjours aux Etats-Unis et en Corée du Sud, au moment où il avait quitté le lycée tout en suivant ses cours par correspondance. Pendant son séjour américain, après les événements du 11 septembre 2001, il avait constaté, de ses propres yeux, les différences créées entre races, religions, ethnies, etc. Ce fut pour lui l'occasion de se rendre compte alors que *"ce n'est qu'en vivant sur les lieux mêmes qu'on remarque des éléments, des détails dont on ne saurait prendre conscience autrement"*.

De retour au Japon et une fois sorti du lycée, il s'est inscrit à l'actuel Yokohama College of Art and Design. Puis il a mené différentes activités de photographe à Yokohama, dans le quartier "chaud" de Kogane en pleine transformation suite à un projet de réaménagement, *"parce que non seulement les immeubles, mais encore l'histoire, les cultures et l'existence même des habitants du quartier semblaient s'effacer"*. Ce sentiment est réapparu ultérieurement dans son travail "Série des cantines".

Et c'est alors que le séisme du 11 mars 2011 s'est produit, bouleversant totalement de nombreux quartiers dans les cités du Tôhoku. Il s'y est tout de suite rendu pour participer bénévolement à la remise en état de la ville, avec une mission en tant qu'artiste *"de conserver au maximum les souvenirs de nombreux quartiers"*. Quand une association de Yokohama a choisi d'installer un centre d'aide artistique, il a été l'un des premiers à venir à Ishinomaki. Au terme des trois mois de son contrat, il a finalement décidé de rester *"avec le sentiment de devoir résider, habiter et vivre dans cette ville meurtrie"*.

Cinq années ont passé depuis. C'est en tant que "citoyen d'Ishinomaki" qu'il a pu se faire des amis. *"Ici, nous sommes très gâtés : non seulement nous avons la mer, les montagnes et les rivières... mais aussi la chance d'avoir dans les airs, Blue Impulse, la fameuse patrouille acrobatique des forces d'autodéfense aériennes japonaises"*, explique-t-il. Voilà des paroles qui ne sont plus celles d'un simple bénévole de passage. *"Puisque je vis ici, je voudrais montrer qu'un artiste d'une région comme Ishinomaki peut s'adresser à tout le Japon"*, déclare-t-il. Pour l'artiste MASUDA, Ishinomaki s'est imposé comme son principal terrain d'action.

OHMI SHUN





Devenir un acteur de la culture pop japonaise quand on est étranger n'est pas toujours facile.

La Terre sainte de l'otakisme

Beaucoup en rêvent, mais pouvoir vivre au Japon de sa passion pour les mangas ou le cosplay n'est pas donné à tout le monde.

La culture d'otaku ou otakisme [ensemble des éléments liés à la culture pop] n'a jamais été aussi populaire dans le monde où elle est célébrée lors d'innombrables événements tandis que le manga et l'anime sont largement diffusés grâce au travail infatigable de nombreux traducteurs professionnels et amateurs. Les communautés en ligne se sont multipliées et dans de nombreux pays, il y a même des foires de *dôjinshi* (fanzines) et des rendez-vous consacrés au cosplay. Certaines personnes vont jusqu'à apprendre le japonais pour profiter à fond de leur passion.

Pour un nombre croissant de personnes, la seule façon de s'immerger pleinement dans la culture pop japonaise est de se rendre sur la Terre sainte de l'otakisme. C'est le cas de la plupart des personnes présentées dans ce dossier. Elles ont franchi le pas à l'adolescence ou un peu plus tard, mais elles ont ensuite atteint une étape supplémentaire. Elles s'y sont installées et/ou ont essayé de transformer leur amour pour la culture nippone en un travail viable. Prise dans leur ensemble, leurs histoires montrent à la fois l'excitation qu'une décision aussi audacieuse peut engendrer, mais aussi les défis induits par la vie dans un pays où les valeurs culturelles et sociales sont très différentes.

Les gens qui aspirent à travailler dans le monde de l'animation semblent rencontrer les plus gros problèmes. L'Américain Henry Thurlow en est un exemple. Il a raconté sur le site BuzzFeed comment il avait réussi à être embauché par un studio avant de découvrir ce que signifiait vraiment l'expression "l'enfer du travail" avec des semaines de six jours et de 10 heures par jour. Tout cela pour un salaire qui, à moins d'être un artiste de haut niveau, est invariablement inférieur au salaire minimum. Finalement, il a réussi à continuer à faire ce qu'il aimait sans devenir fou ou malade en créant son propre studio, D'Art Shtajio, dont la mission est d'établir un lien entre le monde japonais de l'animation et les marchés extérieurs, en particulier en aidant les étrangers à produire des vidéos dans le style nippon.

À l'autre bout du spectre, les professionnels indépendants des jeux vidéo semblent avoir réussi à prospérer au Japon tout en créant une communauté soudée et principalement basée à Ôsaka et à Kyôto. Ils développent leurs propres jeux et contribuent à combler l'écart entre les développeurs indépendants japonais et l'Occident. Le mot d'ordre ici est d'éviter de travailler pour des éditeurs établis car leur mode de développement semble des plus rigides. Comme l'a expliqué le vétéran Dale Thomas dans *Quora Digest*, *"il est vraiment frustrant pour les étrangers qui arrivent et qui savent comment améliorer les choses de ne pas être autorisés à le faire en raison de cette rigidité."*

L'univers du manga semble être un autre bastion inexpugnable, même si de temps en temps quelques étrangers parviennent à se faire publier au Japon. C'est le cas d'Åsa Ekström qui a quitté sa Suède natale en 2011 pour s'installer à Tôkyô où elle a commencé à publier sur son blog *Åsa la Nordique découvre les mystères du Japon* tout en poursuivant des études de graphisme. Finalement, son manga a été repris par le mastodonte de l'édition Kadokawa qui l'a publié sous forme d'un ouvrage. Dans notre dossier, vous allez pouvoir lire une histoire semblable avec la mangaka italienne Caterina Rocchi.

Est-il alors facile de faire carrière au Japon dans un secteur lié à l'otakisme ? Certainement pas. Mais ce n'est pas non plus impossible, tant que vous avez certaines qualités et que vous ne vous découragez pas facilement. Francesco Prandoni, responsable de la communication du studio Production I.G, en témoigne. *"J'avais déjà une expérience de plus de 10 ans dans ce domaine dans mon pays. Je suis allé à un entretien et ils m'ont embauché. En fait, I.G a une longue histoire avec des employés non japonais. Nous avons actuellement des gens originaires de Corée, de Chine, de France et d'Italie. Mais aucun d'entre eux n'appartient au département d'animation. Je ne peux vraiment pas dire que je suis une exception ici"*, explique-t-il.

Il ne faut pas non plus oublier qu'en dépit de la popularité de la culture japonaise dans le monde, les Japonais ne maîtrisent pas d'autres langues. *"Ce que la plupart des gens qui adressent des candidatures à notre département de ressources humaines ont tendance à oublier, c'est que la maîtrise du japonais parlé et écrit n'est pas simplement un plus, mais que c'est la condition sine qua non pour travailler dans une entreprise japonaise comme celle-ci. Parce que ce sera la seule langue que vos collègues utiliseront et comprendront"*, ajoute Francesco Prandoni.

JEAN DEROME

HISTOIRE **Il était une fois Frederik le grand**

Pionnier dans la découverte et la diffusion de la culture pop, Frederik Schodt revient sur sa belle carrière.

Auteur et traducteur, Frederik Schodt est célèbre pour avoir travaillé pendant de nombreuses années avec TEZUKA Osamu, le dieu du Manga. Mais pour beaucoup de fans de bande dessinée comme moi, Fred lui-même est un dieu, car il a aidé à diffuser le terme "manga" à travers le monde, à commencer par son livre *Manga! Manga !*, publié en 1983 lorsque les Occidentaux ne savaient même pas ce que signifiait le mot. Schodt a récemment traduit la grande biographie que BAN Toshio a consacrée à TEZUKA, *The Osamu Tezuka Story* [parue en France en 4 volumes chez Casterman sous le titre *Osamu Tezuka biographie*]. Publié à l'origine au Japon en 1992, le livre de plus de 900 pages est, selon Frederik Schodt, un manga informatif et biographique qui explique à la fois le travail et la personnalité de TEZUKA.

Au cours de plus de trois décennies qui séparent ces deux livres, les mangas ont conquis le monde, un phénomène qui ne cesse d'étonner Schodt. *"Quand il a fallu décider du titre pour mon premier livre, j'ai eu une discussion avec le futur fondateur de Stone Bridge Press, Peter Goodman, qui était à l'époque mon éditeur chez Kodansha International. Il a proposé que nous utilisions le terme "manga". J'y étais opposé parce que j'avais peur que les gens ne le prennent pour un mot italien qui aurait signifié "manger". A l'époque, personne aux États-Unis n'avait encore mangé de sushi. Finalement, il a imposé son choix, mais cela vous montre combien les choses étaient différentes à l'époque"*, raconte-t-il. *"Au début, la plupart des gens, moi y compris, pensaient que pour publier des mangas traduits, il fallait qu'ils ressemblent le plus possible aux bandes dessinées américaines. Toutes les illustrations devraient être adaptées au sens de lecture occidental. Nous devions également ajouter de nombreuses notes pour expliquer les concepts culturels japonais. Aujourd'hui, les lecteurs sont mécontents si on ne respecte pas le sens de lecture japonais. Ils veulent ce qui se rapproche le plus de l'original."*



Frederik Schodt en compagnie de TEZUKA Osamu dont il était un très grand admirateur.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Frederik Schodt est arrivé au Japon avec sa famille en 1965, à l'âge de 15 ans, mais il ne s'est pas familiarisé immédiatement avec la culture manga. *"J'ai passé deux ans et demi à Tôkyô à l'École américaine, mais je ne parlais pas japonais"*, explique-t-il. *"C'est peut-être pour cette raison que je ne me souviens pas d'avoir vu de manga pendant cette période. Il est également vrai qu'il y en avait beaucoup moins à l'époque. Ensuite, je suis retourné au Japon en 1970 et c'est alors que j'ai commencé à étudier intensivement le japonais à l'International Christian University. A ce moment-là, toutes les personnes qui m'entouraient lisaient des mangas, plutôt ces histoires sophistiquées et destinées aux adultes qui commençaient à devenir populaires à l'époque. Au début, je lisais les mangas humoristiques d'AKATSUKA Fujio. Il a notamment publié* Tensai Bakabon *[L'idiot de génie, inédit en français] que j'ai adoré. Ça me faisait penser aux gags américains. J'ai aussi lu* Kôya no shônen Isamu *[Isamu le garçon sauvage, inédit en français] de KAWASAKI Noboru. Un peu plus tard, je me suis lancé dans la lecture de* Phénix, l'oiseau de feu (Hi no tori, *éd. Tonkam) de TEZUKA Osamu dont je suis devenu un grand fan. Ce fut une révélation parce que je n'avais jamais imaginé que des mangas puissent également aborder des thèmes sérieux. J'avais 20 ans et il y avait des choses dans ce manga qui ont réellement résonné en moi, comme essayer de comprendre ma vie et le monde qui m'entoure."*

Il a finalement rencontré TEZUKA Osamu environ sept ans plus tard quand il travaillait déjà au Japon en tant que traducteur professionnel. *"Avec quelques*

amis, j'ai commencé à traduire des mangas pour les faire connaître dans le monde entier", se souvient-il. *"Nous allions à la rencontre de quelques artistes pour leur demander la permission de traduire leurs œuvres. Parmi eux se trouvait* TEZUKA. *Il était très gentil. Il voulait savoir pourquoi nous étions intéressés par le manga. Quoi qu'il en soit, nous avons donné à Tezuka Productions les cinq premiers volumes de* Phénix, l'oiseau de feu *que nous avions traduits. Ils les ont gardés pendant 25 ans jusqu'à ce qu'ils soient finalement publiés en 2002 par Viz Media. Ce fut ma première traduction de manga. Nous avons également travaillé sur la série* Senjô *de* MATSUMOTO *Leiji, mais malheureusement, elle n'a jamais été publiée en dehors d'un extrait dans* Manga! Manga!*"*

Finalement, le manga est devenu un véritable phénomène. Au Japon, il a atteint son apogée vers 1996 quand près de 40 % de toutes les publications au Japon étaient des mangas. En comparaison, les bandes dessinées américaines n'ont jamais dépassé 5 % du marché. *"Aujourd'hui, la situation est très différente"*, constate Frederik Schodt. *"Très peu de gens lisent des mangas dans le train. Le marché se réduit, notamment au niveau des ventes de magazines de prépublication. Cela ne signifie pas qu'ils disparaîtront, mais nous pouvons prendre un peu de hauteur et comparer le manga aux estampes, c'est-à-dire quelque chose qui a prospéré à la fin du XX*e *siècle avant de se transformer en quelque chose de complètement différent."*

Selon lui, même le travail du traducteur de manga a drastiquement changé depuis 1977, lorsqu'il s'est lui-même lancé. *"De façon générale, je pense que le rôle du traducteur s'est considérablement dégradé. Les niveaux de rémunération des traducteurs de manga ont diminué comme la qualité du travail. Désormais, sur Internet, vous trouvez des gens qui traduisent des mangas sur une base bénévole. Tout ce phénomène est très controversé et j'ai un sentiment mitigé à ce sujet. C'est bien parce que cela aide à populariser le manga à l'étranger. Mais d'un autre côté, c'est mauvais pour les entreprises. Après tout, ce n'est pas autorisé. C'est même illégal car les artistes n'en tirent aucun bénéfice. Je suppose qu'un facteur important est que la plupart des fans de manga et d'anime sont des jeunes sans beaucoup de revenus. Ils sont prêts à accepter une qualité inférieure si cela leur permet de lire ou de regarder ce qu'ils veulent. Il est également vrai que cela sert aussi à faire des études de marché à bon compte. En vérifiant combien de fois un travail a été regardé ou téléchargé, un éditeur peut avoir une bonne idée de sa popularité, avant d'investir dans la publication de sa propre édition officielle."*

Lorsqu'il évoque les 900 pages de la biographie de TEZUKA, Frederik Schodt explique qu'il lui a fallu environ un an pour traduire tout le livre. *"Mais bien sûr, je faisais d'autres choses en même temps parce que vous devez gagner votre vie après tout. Aussi populaire que soient aujourd'hui le manga et l'anime, je connais très peu de personnes qui vivent grâce à la traduction. La plupart sont obligés de travailler dans d'autres domaines aussi. C'était néanmoins très amusant à faire, même si les informations complémentaires m'ont presque tué. Dans la version originale, il y a environ 40 pages répertoriant tout ce que* TEZUKA *n'a jamais publié (manga, anime, affiches, calendriers, etc.). C'était incroyablement difficile. Il n'y a rien de plus compliqué que de traduire des titres parce que vous devez vérifier et revérifier : est-ce qu'il a été traduit ? Est-ce que cela a été traduit correctement ? Toutes ces choses. Il y a tant de choix à faire et cela nécessite de toujours revérifier"*, explique-t-il. Les gens lui demandent souvent pourquoi il n'a pas écrit de biographie de TEZUKA. *"Le problème est qu'il était si prolifique que tenter de représenter sa vie dans un seul livre est une tâche écrasante"*, confie-t-il. *"*BAN*-san a effectivement fait un travail fabuleux. Il était "sous-chef assistant" de* TEZUKA, *comme on dit au Japon. En conséquence, il ne l'a pas seulement connu, mais il peut même dessiner dans le style de* TEZUKA. *Il a eu accès à toutes les archives et fait des entretiens avec des personnes qui connaissaient* TEZUKA, *etc."*



Parmi les nombreuses traductions de Frederik Schodt figure l'imposante biographie de TEZUKA *Osamu.*

Schodt a également traduit d'autres auteurs, y compris SHIROW Masamune et son *Ghost in a Shell*. Il était donc normal qu'il évoque la récente adaptation avec Scarlett Johansson. *"J'ai passé beaucoup de temps à travailler sur les œuvres de* SHIROW *Masamune. J'ai pour ainsi dire passé quelques années dans le cerveau de* SHIROW. *J'étais très curieux de voir le film. Je l'ai vu deux fois et je pense qu'il a de nombreux défauts. En premier lieu, le casting. Mais ma critique principale est que* SHIROW *a un sens de l'humour merveilleux que l'on retrouve dans son manga. Mais on en retrouve rien dans cette adaptation ni d'ailleurs dans l'anime qui en avait été tiré. Cela dit, le film est distrayant. De toute façon, il est toujours difficile de faire un film à partir d'un manga"*, conclut-il.

GIOVANNI SIMONE

ENTREPRISE Caterina ne connaît pas la crise

Passionnée par le manga, l'Italienne Caterina Rocchi a réussi le pari d'en vivre dans sa ville natale de Lucques.

Lucques (Lucca en italien) est l'une des villes les plus charmantes de Toscane. Les murs intacts de la ville de la Renaissance entourent l'un des centres historiques les mieux préservés du pays. Si vous prenez la direction des collines, à une dizaine de minutes du centre-ville, vous tomberez sur une attraction très différente : CasaManga. C'est ici que la mangaka Caterina Rocchi dirige sa Lucca Manga School (www.luccamangaschool.com). Avec l'aide de sa famille, elle transforme lentement le grand bâtiment, où ils ont emménagé il y a quelques années, en l'un des principaux centres de la culture pop japonaise en Italie. *"Nous nous préparons actuellement à la prochaine rentrée en créant trois nouvelles salles de classe et d'autres installations pour les étudiants qui souhaitent vivre à CasaManga tout en en suivant nos cours"*, explique-t-elle. *"L'an passé, nous avons eu plus de 250 étudiants, mais cette année, nous en attendons entre 350 et 400. Nous avons absolument besoin de plus d'espace."* Elle a baptisé le lieu CasaManga parce que l'atmosphère à l'intérieur de l'école ressemble à celle d'une grande famille. *"Nous avons un jardin où les étudiants et le personnel mangent et se détendent ensemble en été, et des chambres avec deux, trois ou cinq lits pour ceux qui choisissent le forfait Homestay".*

Issue de la génération "manga et anime" italienne (ou mieux encore, européenne), Caterina Rocchi a grandi en consommant des bandes dessinées et de l'animation *made in Japan*. *"J'ai lu mon premier manga à l'âge de 11 ans après avoir vu une émission de télévision très critique à leur égard"*, se souvient-elle. Peu de temps après, la jeune Rocchi a décidé de devenir mangaka. *"J'ai toujours aimé dessiner, alors à l'âge de 12 ans, j'ai dit à ma mère que je voulais faire des mangas. Au début, elle est restée perplexe parce qu'elle ne savait même pas ce que signifiait le mot, mais après avoir écouté mon explication, c'est elle qui m'a surprise en me disant d'accord. Mais elle a ajouté que je devrais d'abord apprendre le japonais car apprendre à faire du manga suppose d'aller au Japon. Et c'est ainsi que nous avons commencé à prendre ensemble des leçons de japonais avant notre premier voyage au Japon deux ans plus tard. Et depuis l'âge de 20 ans, je passe mes vacances d'été avec ma mère au Japon."*

En 2015, Caterina Rocchi a passé neuf mois seule dans l'archipel où elle a appris la technique du manga et a travaillé comme assistante du défunt MOCHIZUKI Mikiya, auteur du classique manga d'action policière *Wild 7* [inédit en français. Seule l'adaptation animée est disponible chez Kazé] et *Machine Hayabusa* [inédit en français]. *"J'ai rencontré MOCHIZUKI-sensei grâce à mon professeur de manga"*, raconte-t-elle. *"Je me suis d'abord inscrite au Yoyogi Animation Gakuin, à Tôkyô. Là, j'ai fait la connaissance de MATSUDA Ikuo qui est devenu mon mentor. Lorsqu'il a ouvert sa propre école, la Yokohama Manga Kyôshitsu, je l'ai suivi. MATSUDA avait été un assistant de MOCHIZUKI. Il me l'a présenté quand il a entendu dire qu'il cherchait de nouveaux assistants. Il m'a demandé si je voulais travailler autour de la nourriture. Il se rendait dans différents restaurants et écrivait à leur sujet tandis que je dessinais une page dans laquelle je faisais part de mes impressions en tant qu'étrangère sur la nourriture, ma vie au Japon, etc. Je le rencontrais chaque week-end pour lui montrer mes dessins, essayant au cours des deux-trois premiers mois de trouver la bonne approche. Mais le travail mis à part, j'ai vraiment aimé passer du temps avec lui. C'était un être brillant, plein de chaleur. Quand je l'ai rencontré pour la première fois, sa santé était déjà déclinante, et j'ai été vraiment triste quand il est décédé l'année dernière"*, ajoute-t-elle.



A la tête de la Lucca Manga School, Caterina Rocchi forme de futurs talents.

La Lucca Manga School est née de sa volonté d'améliorer ses compétences en dessin tout en vivant en Italie. *"J'étais encore au lycée à l'époque (j'avais seulement 17 ans) et je ne pouvais pas me rendre à Florence deux fois par semaine pour assister aux cours de l'École internationale de bande dessinée - qui, soit dit en passant, ne se spécialise pas dans le manga. J'ai donc eu l'idée d'inviter des professeurs de manga ici pour donner des cours pendant le week-end. Cette formule s'est révélée la bonne parce qu'elle permet aux personnes qui sont encore à l'école ou qui ont déjà un emploi de venir même si elles ne vivent pas à Lucques."* Parmi les enseignants de l'école, figurent quelques Japonais, en commençant par MATSUDA-sensei qui vient régulièrement depuis que leurs écoles ont conclu un partenariat. *"Chaque année, nous essayons d'inviter au moins un professeur du Japon ou un mangaka professionnel"*, explique-t-elle. *"Cette année, par exemple, il s'agit de MATSUBA Hiro. J'ai eu la chance d'assister à un de ses cours à Yokohama et j'ai réussi à le convaincre de venir ici."*

L'une des caractéristiques principales de la Lucca Manga School est de proposer des "modules" courts d'enseignement. *"L'école est née autour de l'idée de cours de 2 à 3 jours auxquels les étudiants pourraient participer pendant le week-end"*, confie-t-elle. *"Bien sûr, nous avons des cours d'initiation pour les débutants, mais nous proposons des cours thématiques que les étudiants peuvent choisir en fonction de leurs besoins et de leurs intérêts. Nous avons récemment lancé un cours sur deux ans pour les gens les plus motivés qui aspirent à devenir des professionnels du manga."*

L'école est une réussite. Elle attire des étudiants de toute l'Italie (et même quelques étrangers). En revanche, Caterina Rocchi a découvert que gérer une entreprise en pleine croissance était un emploi à temps plein, lui laissant beaucoup moins de temps pour se consacrer à son art. *"C'est vrai, j'ai très peu de temps pour dessiner et créer mes histoires"*, dit-elle. *"Mais, je travaille actuellement sur un projet autobiographique pour un éditeur japonais. Même si j'aime la bande dessinée en général, le manga reste mon style préféré. J'aime aussi la façon de travailler des Japonais qui commencent par identifier un lectorat avant de créer pour lui une histoire. C'est une vraie industrie qu'ils considèrent avec sérieux. Comme moi."*

J. D.

EXPORTATION **Frédéric, champion d'Europe**

Le patron d'Euromanga a utilisé sa passion pour le manga pour diffuser la BD européenne dans l'archipel.

Le marché de la bande dessinée japonaise apparaît comme un marché fermé, mais les artistes étrangers ont trouvé un cheval de Troie en la personne d'Euromanga, un éditeur basé à Tôkyô qui promeut les bandes dessinées européennes au Japon. Nous avons rencontré son fondateur Frédéric Toutlemonde.

J'ai entendu dire que vous êtes vous-même un auteur.
Frédéric Toutlemonde : Non, pas vraiment. J'avais l'habitude de faire des bandes dessinées avant, mais c'est fini. C'est dommage. En France, beaucoup de mes amis s'étaient investis dans les jeux de rôle ou les jeux vidéo et je dessinais souvent pour leurs projets. J'ai même réalisé une bande dessinée de 50 pages que j'ai essayé de vendre à un éditeur français, mais on m'a répondu qu'il fallait que je la retravaille davantage et je n'étais probablement pas prêt à le faire. Ensuite, j'ai déménagé au Japon. Les liens avec mes amis se sont distendus, et j'ai trouvé que ça ne valait pas la peine de dessiner pour moi seul.

Vous vous êtes spécialisé dans la langue et la civilisation japonaise à l'université. A quand remonte votre intérêt pour le Japon ?
F. T. : Au début des années 1980, j'ai découvert les dessins animés japonais à la télévision française : *Albator, Goldorak, Dragon Ball,* etc. Je les regardais tous les jours. Mais en même temps, j'aimais beaucoup les bandes dessinées américaines et françaises. Puis, au début des années 1990, les productions japonaises ont disparu des petits écrans français en raison de leur contenu sexuel et violent. A la même époque, les mangas ont commencé à être diffusés en France. J'ai particulièrement aimé *Akira* qui demeure plus que jamais ma bande dessinée préférée.

Après avoir travaillé pendant une dizaine d'années à l'ambassade de France à Tôkyô, vous êtes maintenant directeur de la branche japonaise de l'éditeur Les Humanoïdes associés, mais surtout, depuis neuf ans, vous dirigez votre propre entreprise Euromanga.
F. T. : Malheureusement, l'activité des Humanoïdes au Japon est plutôt faible à ce jour. Espérons que les choses s'améliorent à l'avenir. Quant à Euromanga, c'est une petite entreprise que j'ai montée en 2008 pour promouvoir la bande dessinée européenne au Japon. Pendant les quatre premières années, j'ai publié un magazine éponyme, à raison de deux numéros par an. Aujourd'hui, je ne publie plus que des livres, environ 4 à 6 volumes par an.



Radiant de Tony Valente. Le manga made in France.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Je suppose que cela n'a pas été facile de créer une maison d'édition ici.
F. T. : Le secteur de l'édition au Japon n'est pas si différent de celui en Europe. La principale différence est que, si vous souhaitez vendre vos livres par l'intermédiaire d'un distributeur, vous devez ouvrir un compte chez lui, et ce n'est pas facile car vous devez lui prouver que vous êtes assez fort pour le faire. Quand j'ai commencé, je ne savais rien de l'édition, alors j'ai décidé de passer par un autre éditeur. Je suis entré en contact avec Asuka Shinsha qui a accepté de distribuer mes livres. Il n'intervient pas sur le plan éditorial et il m'aide à vendre mes livres moyennant finances. Donc, se lancer sur le marché japonais, en particulier en tant qu'éditeur indépendant, est assez coûteux, mais c'est un environnement très sécurisé. Dans un sens, mon ignorance était une bonne chose. Si j'avais su les obstacles auxquels j'allais être confronté, je ne l'aurais jamais fait. Mais cela a marché.

Et comment cela se passe-t-il du côté européen ?
F. T. : Comme le suggère le nom de l'entreprise, tous mes auteurs viennent d'Europe. Actuellement, je publie principalement des auteurs français, mais au début, j'ai travaillé avec de nombreux auteurs originaires d'Italie, d'Espagne, de Belgique, etc. publiés ou même installés en France. Aujourd'hui, mon titre le mieux vendu, *Blacksad* [éd. Dargaud], est l'œuvre de deux Espagnols, Juan Díaz Canales et Juanjo Guarnido. Je ne publie pas d'histoires originales. Toutes ces bandes dessinées ont déjà été publiées en France. Ensuite, je choisis ce que je pense être le mieux adapté au marché japonais, j'achète les droits et m'occupe de la traduction.

Blacksad est votre best-seller au Japon. En moyenne, combien d'exemplaires en vendez-vous ?
F. T. : Entre 4 000 et 7 000 exemplaires, ce qui est plutôt bon pour un titre étranger.

A bien des égards, le Japon semble être un marché fermé. Les amateurs de films et de musique, par exemple, ne paraissent pas très intéressés par ce qui vient de l'étranger.
F. T. : C'est vrai. Mais il y a une grande différence entre l'industrie de la musique et du cinéma d'un côté, et l'industrie de la bande dessinée de l'autre. La musique et les films japonais n'ont pas de gros débouchés à l'étranger. Leur qualité moyenne n'étant pas si élevée, l'approche qui les entoure est plutôt protectionniste. Ils ne sont guère ouverts sur l'extérieur et se tournent volontiers vers le marché intérieur. En ce qui concerne la bande dessinée, l'industrie japonaise domine le monde et la qualité moyenne des mangas est tellement élevée qu'ils s'exportent partout. Leur degré d'engagement vers la perfection est inégalé en Europe et en Amérique. Les éditeurs sont très impliqués dans le processus de création et de production. Donc, à mes yeux, l'industrie du manga n'est pas fermée. Elle est tellement forte qu'elle n'a pas besoin de s'inquiéter de la concurrence étrangère. Par ailleurs, les productions japonaises et françaises ou européennes sont très différentes.

Dans quel sens ?
F. T. : L'objet lui-même est différent, car les bandes dessinées françaises sont en couleurs. C'est possible car une bande dessinée compte en moyenne 50 pages. Les mangas font 100 à 200 pages, ils sont en noir et blanc avec seulement quelques pages couleurs au début. Par ailleurs, les bandes dessinées occidentales se concentrent sur la manière dont l'histoire se déroule, souvent au détriment du développement du personnage. Notre rythme de lecture est plus lent, puisque le lecteur prend le temps d'admirer l'art de chaque case. En outre, le lecteur prend plus de distance par rapport à l'histoire à la différence du manga



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Frédéric Toutlemonde avec les versions japonaises de Blacksad, la BD signée par Juan Díaz Canales et Juanjo Guarnido.

qui l'entraîne littéralement dans le récit. Il y a beaucoup plus d'implication émotionnelle. C'est comme être pris dans un puissant courant.

Je suis curieux de savoir ce que les lecteurs japonais apprécient dans les bandes dessinées européennes.

F. T. : Je pense qu'ils sont principalement attirés par leur aspect visuel : le style et l'utilisation de la couleur. Un autre élément est l'absence de règles. Le manga est régi par des règles de production très précises qu'il faut suivre en fonction du genre, de l'âge ou du sexe des lecteurs, etc. C'est après tout une véritable industrie avec un marché énorme. Les bandes dessinées européennes dépendent plus de la créativité, il y a une plus grande liberté artistique. Un éditeur français ne dira jamais à un auteur que ses lecteurs cibles sont des filles de 14 à 16 ans. Je suppose donc que les Japonais qui lisent nos titres aiment leur imprévisibilité. Dans *Le Bibendum céleste* de Nicolas de Crecy [éd. Les Humanoïdes associés], par exemple, presque toutes les pages semblent être dessinées dans un style différent. C'est une histoire très poétique qui a été l'une des plus appréciées dans mon magazine.

En même temps, il y a deux ans, j'ai commencé à publier du manga français, c'est-à-dire de la bande dessinée française dessinée dans le style manga, comme *Radiant* de Tony Valente. Il a vraiment saisi la grammaire du manga. Un développement récent et intéressant dans la bande dessinée européenne est l'apparition d'une nouvelle génération d'auteurs qui dessinent naturellement dans le style manga. Ils ne copient pas simplement un art étranger car, après tout, ils ont grandi en lisant des mangas et en regardant des anime. La culture japonaise fait partie de leur identité. J'espère en introduire plus au Japon dans un proche avenir.

De nombreux auteurs étrangers de BD commencent à travailler au Japon.

F. T. : Oui, j'en connais quelques-uns. Parmi eux, il y a la Suédoise Åsa Ekström dont le travail a été repris par l'éditeur Kadokawa après qu'elle l'ait publié sur son blog. Mais ce n'est pas évident. Tout d'abord, il faut être assez bon pour se démarquer et il faut maîtriser le japonais. Je veux dire que les éditeurs locaux ne traduiront pas les œuvres que vous avez précédemment publiées dans votre propre pays. Vous devez faire des histoires originales, en japonais. Travailler avec un traducteur est possible, mais c'est compliqué et cela peut revenir cher à l'éditeur.

Vous êtes le fondateur et le président du Tôkyô International Comic Festival. Pouvez-vous nous en parler ?

F. T. : C'est un événement annuel d'une journée que j'ai lancé en 2012. Quand j'ai commencé Euromanga, je voulais créer un rendez-vous qui aiderait à faire parler des bandes dessinées étrangères au Japon. Un de mes partenaires avait travaillé au sein du Festival Comitia consacré aux *dôjinshi* (fanzines), et nous avons eu l'idée d'y participer. Étant donné que de nombreux fans de manga parmi les plus accros se rendent à cet événement, y compris des gens qui dessinent et créent des fanzines eux-mêmes, on a affaire à des personnes très curieuses et ouvertes à différentes choses. L'an dernier, nous avons accueilli 80 artistes de 19 pays (dont environ 20 originaires du Japon) et 25 000 visiteurs. En dehors de "l'allée des artistes" où les auteurs vendent leurs œuvres, nous avons des discussions avec des Japonais et des étrangers. A l'origine, je voulais lui donner un style plus européen, avec des expositions et d'autres événements parallèles. J'ai même essayé d'impliquer des institutions, comme les ambassades, mais ce n'est pas facile. Même les éditeurs japonais ne semblent pas intéressés à participer à ces événements. Ils ne participent même pas au Salon du livre de Tôkyô ! Mais malgré cela, je suis content des résultats.

Propos receuillis par J. D.

TRADUCTION Simona n'en rate pas une

Sans le travail de Simona Stanzani, les mangas n'auraient sans doute pas la même saveur en Italie.

Avec le manga et l'anime qui ont conquis le monde, de plus en plus de fans tentent de traduire par eux-mêmes du japonais leurs œuvres préférées. Pour chaque traducteur professionnel, il existe des dizaines d'amateurs qui profitent des technologies modernes et d'Internet pour publier en ligne leur travail. Quels sont les défis que posent les mangas et les anime ? Est-il facile de gagner sa vie en tant que traducteur de manga et d'anime ? *Zoom Japon* a posé entre autres ces questions à l'Italienne Simona Stanzani qui vient de célébrer ses 25 ans dans la profession.



Laura Liverani pour Zoom Japon

Simona Stanzani a commencé en 1992 à traduire des mangas. Elle n'a rien perdu de sa passion.

A quand remonte votre intérêt pour le Japon ?
Simona Stanzani : J'avais environ 4 ans lorsque mon père a offert à ma mère une poupée décorative japonaise qui ressemblait à une geisha. Ils l'avaient placée dans le couloir et elle me fascinait tellement que je passais des heures à la regarder. Peut-être dans une vie antérieure, avais-je été une Japonaise *(rires)*. En ce qui concerne mon intérêt pour le manga et l'anime, la bande dessinée m'a toujours plu avant même que le manga ne débarque en Italie dans les années 1980. Je suis née dans une maison pleine de BD parce que mes parents en étaient de grands fans. Aussi lorsque le premier anime a été diffusé en 1978, je m'y suis intéressée et j'ai même commencé à dessiner des mangas. Je mélangeais des personnages tirés de différentes histoires. Je réalisais sans le savoir des *dôjinshi* (fanzines). Plus tard, j'ai étudié l'art de la BD avec le grand Igort, Carpinteri, Mattotti, Andrea Pazienza et d'autres. Je voulais vraiment devenir mangaka, alors je me suis lancée dans l'étude de la langue japonaise à l'université.

On peut dire que vous êtes une pionnière de l'otakisme.
S. S. : En quelque sorte. Je me suis aussi investie dans le cosplay avant même que le mot ne devienne populaire en Italie. J'avais l'habitude de porter un uniforme scolaire comme l'héroïne de *Lamu* [éd. Glénat] de TAKAHASHI Rumiko. Je suppose que les gens devaient me prendre pour une folle *(rires)*. Malheureusement, à l'époque, il n'y avait pas de marché pour les auteurs de BD qui dessinaient dans le style manga. Alors en 1992, j'ai commencé à traduire les œuvres des autres. Un de mes amis m'a présenté à Andrea Baricordi, l'un des quatre membres de Kappa qui a introduit le manga en Italie. Il cherchait alors un traducteur, alors j'ai fait mes débuts dans le premier numéro du magazine *Kappa*.

Pourquoi vous êtes-vous installée à Tôkyô en 2007 ?
S. S. : Tout d'abord parce que j'adore les mangas et les anime, et que Tôkyô est évidemment la capitale de l'otakisme dans le monde. C'est un endroit très bouillonnant qui offre beaucoup d'opportunités, y compris au niveau de l'emploi. Il suffit de se rendre dans des événements liés aux mangas ou à l'anime pour rencontrer des gens et prendre des contacts importants qui peuvent déboucher sur un travail. Particulièrement dans le domaine de la traduction, les occasions de travailler sur des projets intéressants ne manquent pas. Plus important encore, il est plus facile de vivre au Japon de la traduction. En Italie, vous pouvez être le meilleur, mais toute votre expérience professionnelle et votre expertise ne vous rendent pas pour autant plus riches. Les Japonais payent certainement mieux, bien que les hono-

raires de traduction de manga aient récemment baissé un peu partout. Cela dit, je travaille encore beaucoup pour des éditeurs italiens, notamment Planet Manga Panini, pour lesquels je traduis généralement 3 à 4 mangas par mois. Il est indispensable d'entretenir de nombreuses relations de travail parce que, en particulier dans le secteur de l'anime et du cinéma, je ne sais jamais quand arrivera un nouveau travail en dehors de quelques événements réguliers comme les festivals de films internationaux.

Quelles sont les différences fondamentales entre la traduction de manga et celle d'anime ?
S. S. : Cela n'a pas grand-chose à voir. Lorsque vous traduisez pour l'écran, vous devez clairement transmettre le sens et vous devez être concis parce que vous êtes limité par le nombre de mots à utiliser dans les sous-titres. Environ 40 caractères par ligne. Cela peut s'avérer délicat dans la mesure où l'italien est une langue parlée. Avec le manga, vous avez plus d'espace pour exprimer quelque chose et, si nécessaire, vous pouvez même ajouter une note pour mieux expliquer certaines choses. En outre, vous travaillez avec un éditeur avec qui vous pouvez toujours trouver la bonne solution. C'est une sorte de filet de sécurité. Lorsqu'il s'agit d'un anime, vous êtes votre propre éditeur. Personnellement, je suis puriste et même lorsque je travaille sur un anime ou un film, j'essaie de rester aussi fidèle que possible à la phrase originale. D'autres modifient parfois complètement la phrase afin de faciliter la compréhension.

Je suppose que la traduction du japonais vers une langue occidentale est loin d'être évident.
S. S. : Oui, surtout lorsque vous traduisez en italien, langue très précise, alors que le japonais peut être vague et ambigu. L'anglais à cet égard est à mi-chemin entre le japonais et l'italien et est mieux adapté pour la traduction de manga que l'italien. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que nos onomatopées trouvent leur origine dans les bandes dessinées américaines. Il existe aussi des expressions que les Japonais utilisent tout le temps, comme par exemple *"yoroshiku onegai shimasu"*, que nous ne disons jamais en Italie. Heureusement, les amateurs de manga connaissent beaucoup la culture et les coutumes japonaises, et ils sont désireux d'apprendre de nouveaux mots et concepts, ce qui rend mon travail un peu plus facile.

Quel titre avez-vous trouvé particulièrement difficile à traduire ?
S. S. : *Ghost in the Shell* a été un véritable défi, une sorte de baptême du feu, car ce fut l'une de mes premières traductions pour *Kappa Magazine*. Dans son récit, SHIROW Masamune évoque sans arrêt Internet. Le problème était qu'à l'époque la plupart des gens ne savaient même pas ce qu'était Internet, alors quand je devais traduire une phrase comme *"le Net est vaste et infini"*, je me retrouvais devant des difficultés. J'ai passé des heures au téléphone avec un ami qui était un expert en informatique pour essayer de comprendre moi-même de quoi diable SHIROW parlait *(rires)*. J'ai créé de nombreux néologismes qui, j'espère, étaient assez proches des termes japonais originaux. D'un autre côté, j'ai du mal à travailler sur certains mangas *shôjo* [destiné à un lectorat de fille] car, au bout de quelques pages traduites, je ressens généralement une envie incontrôlable d'étrangler la protagoniste *(rires)*. Vous avez toujours des jeunes filles mortes d'inquiétude pour un oui ou pour un non. Hachi, l'héroïne de *Nana* [éd. Akata/Delcourt] de YAZAWA Ai, appartient à cette catégorie. Elle m'a tout simplement rendue folle au début de l'histoire. Heureusement, elle a repris progressivement du poil de la bête, et je me suis mise à l'apprécier également.



Traduire un manga, c'est traduire une culture, estime Simona Stanzani.

Laura Liverani pour Zoom Japon

Êtes-vous en contact avec l'auteur lorsque vous traduisez un manga ?
S. S. : Non parce que l'éditeur y est opposé. C'est compréhensible dans la mesure où un auteur – surtout s'il est traduit dans de nombreuses langues – n'aurait jamais le temps de travailler s'il devait répondre à toutes les questions des traducteurs. Quoi qu'il en soit, si vous avez vraiment besoin de demander quelque chose d'important, le seul moyen est de le faire à la japonaise. En d'autres termes, je demande à mon éditeur qui écrit aux personnes en charge des droits qui, à leur tour, entrent en contact avec les éditeurs locaux. Bien sûr, ils sont toujours occupés, ou l'auteur est occupé. Pour résumer, le jour où vous obtenez la réponse à votre question, il est probable que le livre soit déjà mis en vente! Heureusement, certains éditeurs publient des guides où nous pouvons trouver beaucoup d'informations sur les personnages et d'autres sujets liés à l'histoire.

D'après vous, que faut-il pour devenir un bon traducteur de manga ?
S. S. : Il va sans dire que vous devez à la fois maîtriser la langue que vous traduisez et votre langue maternelle. Vous devez également vous identifier à chaque personnage et adapter le langage en conséquence. De toute évidence, une princesse et un hooligan ne s'expriment pas de la même manière. Ensuite, vous devez être incroyablement curieux et ouvert d'esprit, et prêt à aborder n'importe quel type de sujets. Même si vous n'êtes pas très intéressé par quelque chose, vous devez être prêt et désireux d'apprendre, car plus vous en savez, mieux se portera votre traduction. Enfin, vous devez être fidèle à l'esprit de l'histoire et aux intentions de l'auteur, ce qui est différent d'être fidèle au texte original. C'est particulièrement important pour les blagues parce que l'humour se dilue généralement dans la traduction. Alors vous devez trouver un moyen de dire la même blague d'une manière différente, sinon ce n'est pas drôle. Il est essentiel d'évaluer toujours ce qui est plus important dans une scène particulière, c'est-à-dire de saisir le sens original ou la réaction que l'auteur voulait déclencher chez le lecteur. Traduire un manga, c'est traduire une culture. Le défi est constant, mais il est très enrichissant.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

IDOLES Eternelles Yuriko et Amina

On ne peut pas évoquer la culture pop sans aborder le phénomène des idoles *(aidoru)*. Yuriko et Amina, elles, ont réussi à percer.

L'histoire des idoles au Japon est fascinante. Elle remonte à 1964 après le succès du film français *Cherchez l'idole* avec Sylvie Vartan, dont la chanson du générique s'est vendue à plus d'un million d'exemplaires dans l'archipel. Depuis, ce terme est appliqué aux jeunes vedettes dont la popularité dépend plus de leur apparence et leur personnalité que de leur talent d'interprète. Les filles, en particulier, sont souvent associées à une image idéalisée de la femme pure, innocente et chaste, dont l'amateurisme artistique, loin d'être un problème, les rend encore plus attachantes pour leurs fans. Des milliers de jeunes filles rêvent de devenir célèbres. Parmi elles, on compte de nombreuses étrangères. Nous avons rencontré deux d'entre elles, l'Italienne Yuriko Tiger et l'Américaine Amina du Jean. Leurs histoires ont beaucoup de points en commun, y compris dans le fait qu'elles tentent aujourd'hui de briser le moule des idoles pour trouver leur propre voie vers le succès.



© Yuriko Tiger

Yuriko Tiger a su s'imposer dans un secteur dominé par des Japonaises.

Yuriko Tiger

D'où vient votre nom ?
Yuriko Tiger : Yuriko est inspiré par un personnage du jeu vidéo *Bloody Roar*. J'ai toujours aimé ce prénom. Tiger est une sorte de jeu de mots basé sur Taiga, personnage de la série *Toradora!* Ça rappelle aussi mon côté rebelle. On peut dire que Yuriko montre mon côté doux et délicat, et Tiger, ma détermination à réussir au Japon.

Comment y êtes-vous arrivée ?
Y. T. : Je voulais devenir une icône pop dans ce pays. Je savais que réaliser mon rêve en tant qu'étrangère était presque impossible, mais j'ai tout de même voulu essayer. J'ai eu cette envie à partir du moment où j'ai découvert le manga et l'anime à l'âge de 10 ans. Mon père m'achetait beaucoup de BD et de jeux vidéo. Je pense que j'ai joué pour la première fois à *Tekken* quand j'avais trois ans. Puis je suis tombée amoureuse de *Sailor Moon,* mais c'est avec *Inu-Yasha* [éd. Kana] et toutes les autres œuvres de TAKAHASHI Rumiko lues vers l'âge de 8-9 ans que j'ai définitivement basculé dans la culture otaku. Je me suis mise à dessiner du manga. Plus tard, je me suis intéressée à la musique et à la mode japonaise à travers YouTube, Internet et le mensuel aujourd'hui disparu *Benkyo*, le premier magazine italien qui a abordé en profondeur les différents aspects de la culture pop japonaise. J'étais fasciné par le cosplay, mais je pensais que c'était seulement réservé au Japon. J'ai donc été frappée lorsque, à 13 ans, je suis allée au Festival Lucca Comics où j'ai vu des cosplayers italiens. C'était la plus belle chose que j'avais jamais vue. J'ai donc commencé à faire mes premiers costumes et à participer à des concours nationaux.

Comment a réagi votre famille ?
Y. T. : Au début, ils ne m'ont pas prise au sérieux. Ils ont changé d'avis lorsqu'au lycée, j'ai pris un emploi à temps partiel pour me payer un voyage au Japon. Je suppose qu'ils ont alors compris ma détermination et ils ont commencé à me soutenir activement.

Le Japon était vraiment le pays des merveilles dont vous aviez toujours rêvé.
Y. T. : J'étais au paradis. Mais les choses ont changé quand est venu le temps de signer un contrat. J'ai alors découvert un autre côté de la culture japonaise que je ne connaissais pas du tout. Ainsi l'agence, qui avait parrainé mon visa de travail,

m'a demandé de quitter l'école parce que désormais mon travail était prioritaire. On m'a dit de quitter la colocation où j'avais vécu jusqu'alors pour une résidence beaucoup plus chère. Par ailleurs, je devais demander l'autorisation chaque fois que je voulais sortir avec mes amis. Et surtout, j'avais l'interdiction absolue d'avoir un petit ami. Puis l'agence a essayé de faire de moi une idole *gurabia*, c'est-à-dire un mannequin en bikini. Mon premier travail a été pour *Playboy Japan*. Les responsables étaient un tas de chauvinistes extrêmement riches et mal élevés. Ils ont essayé de me forcer à poser nue. Un soir que nous étions en boîte, en réponse à leurs menaces, j'ai renversé la table de colère. Après cet incident, ils ont voulu me mettre en quarantaine. J'ai quitté l'agence et commencé à travailler avec mon manager actuel qui a quitté son emploi pour se consacrer à ma carrière.

Comment avez-vous percé ?
Y. T. : C'est arrivé par hasard. J'étais allée en Italie pour un engagement et à mon retour au Japon, j'ai été interviewé à l'aéroport de Narita pour l'émission de télévision populaire *Why Did You Come to Japan ?* Finalement les 25 minutes du programme m'ont été consacrées. Ils ont montré mon petit appartement, y compris ma vaste collection de cosplay. Nous sommes allés ensemble dans un *maid café* [café où les serveuses portent des uniformes de domestique]. Enfin ils ont évoqué mon travail au World Cosplay Summit à Nagoya. A l'époque, j'avais environ 1 000 followers sur Twitter. A la suite de la diffusion de l'émission, je suis passée à 10 000 [elle en compte actuellement près de 36 000]. L'année suivante, en 2015, a été celle du décollage puisque j'ai été engagée à la télévision comme *talento* [personnalité qui apparaît dans les émissions], j'ai enregistré mon premier single et j'ai finalement été reconnue comme un cosplayer professionnelle. C'était très important pour moi parce que, au Japon, les cosplayers étrangères ne sont jamais rémunérées en tant que tel.

Vous n'êtes donc plus en contact avec la scène otaku italienne ?
Y. T. : Si toujours. L'année dernière, j'ai dû faire une pause dans mon travail au Japon en raison d'un problème de visa. J'ai alors passé quelques mois en Italie où j'ai participé à une quinzaine d'événements otaku à travers le pays.

Puisqu'on parle de visa, avez-vous eu des difficultés à obtenir le vôtre ?
Y. T. : Obtenir un visa pour ce genre de travail n'était pas compliqué dans la mesure où j'étais parrainée par une agence. Le problème, cependant, est qu'il existe de nombreuses restrictions sur le type d'emplois que vous pouvez effectivement faire. C'est pourquoi la plupart des étrangères qui travaillent dans ce secteur sont soit mariées à des Japonais ou sont d'origine japonaise. Ils n'ont pas besoin de visa. Je suppose que je suis la seule *talento* étrangère ayant atteint un certain niveau de célébrité dans ce pays.

Décrivez-nous une semaine de travail typique.
Y. T. : Comme vous pouvez l'imaginer chaque jour est différent, mais il y a invariablement des réunions. Pas moins de 3 à 4 réunions hebdomadaires pour discuter des engagements à venir. Les week-ends sont consacrés à la photo et à la vidéo, des événements de cosplay et autres. Ensuite, 3 à 4 fois par mois, je me rends à Sendai, dans le nord-est du pays, pour travailler sur un nouveau projet de musique avec Samurai Apartment, un groupe qui mêle instruments traditionnels japonais et musique pop.

N'aimeriez-vous pas avoir plus de temps libre ?
Y. T. : Pas du tout ! J'aime être occupée. En avril, par exemple, j'ai eu toute une semaine libre, mais j'ai tout de même réussi à trouver quelque chose à faire. Si j'ai trop de temps libre, je m'ennuie. Donc, plus je travaille, mieux c'est.

Propos recueillis par G. S.

Amina du Jean

Je suppose que du Jean n'est pas votre vrai nom ?
Amina du Jean : Non *(rires)*. Je suis une fausse Française !

Comment êtes-vous arrivée au Japon
A. du J. : J'avais 17 ans. Je vivais dans le Michigan quand j'ai obtenu un contrat d'une agence pour travailler au Japon comme idole. Ils m'avaient repérée sur Niconico [anciennement Nico Nico Dôga], un site japonais similaire à YouTube, où j'avais publié des vidéos de chanson et de danse. A l'époque, je ne m'intéressais pas du tout au manga ou à la culture pop japonaise, mais j'étais quelque peu attirée par le Japon et j'avais même commencé à prendre des cours de japonais à l'âge de 11 ans. J'avais toujours voulu voyager à l'étranger et peut-être même étudier dans une université étrangère. Aussi, lorsque mon contrat s'est terminé, j'ai obtenu une bourse pour étudier au Japon.



Benjamin Parks pour Zoom Japon

Originaire du Michigan, Amina du Jean a été repérée sur Internet.

Qu'a pensé votre famille de ce départ ?
A. du J. : Au début, ma mère s'inquiétait de me voir faire des émissions en direct sur Internet, mais elle s'est aperçue que c'était quelque chose que je voulais vraiment faire. La plupart des gens en Amérique ne voyagent pas, surtout à l'étranger. Je suppose qu'ils ont peur de l'inconnu. C'est pourquoi, ma famille avait l'habitude de mettre en doute ma motivation d'aller au Japon, un pays dont je ne savais rien. Finalement, ils ont compris que c'était sérieux et ils m'ont soutenue. Ma mère est même venue avec moi au Japon pour m'aider à déménager.

Comment cela s'est passé à votre arrivée au Japon ?
A. du J. : L'agence qui m'avait recrutée était, en fait, un éditeur de magazines spécialisé dans le *visual-kei* [mouvement musical dont les artistes se caractérisent par leur habillement et leur maquillage élaborés] qui voulait signer des nouveaux *talento*. Il n'avait pas beaucoup d'expérience dans ce domaine et j'ai été un peu leur cobaye. Au début, ça n'a pas été facile. A Detroit, je vivais avec ma

famille, et vivre seule à l'étranger peut mener à la solitude. Mon japonais était loin d'être parfait et je n'avais aucune formation de chant ou de danse. Puis, j'ai eu quelques problèmes avec mon agence. J'ai commencé à recevoir des offres d'emploi que je ne pouvais pas honorer à cause de l'agence, alors j'ai fini par la quitter. J'ai ainsi pu participer au concours assez important appelé Miss ID. Je n'ai pas gagné, mais j'ai reçu une sorte de prix spécial qui m'a ouvert de nombreuses portes. J'ai participé à un livre de photos et à un clip vidéo, et j'ai fait beaucoup de mannequinat. Ensuite, j'ai rejoint le groupe d'idoles Chick Girls et j'ai signé avec son agence.

Ça ne doit pas être facile d'être jeune et étrangère dans cet environnement.
A. du J. : En effet. Il y a le problème de la barrière linguistique et de la différence au niveau des valeurs culturelles et des coutumes sociales.

Que faites-vous maintenant ? Êtes-vous encore avec les Chick Girls ?
A. du J. : Non, j'ai fait un break en décembre dernier. Tout se passait bien, mais je devais souvent manquer l'école en raison de nos spectacles et de nos apparitions à la télévision. D'autant que je travaillais aussi à temps partiel en plus de mes activités. Mes résultats s'en sont ressentis. Je suis donc rentrée à la maison. J'en ai discuté avec mes parents et j'ai décidé de laisser tomber le groupe pour de bon en février. C'était la bonne décision parce que deux autres membres l'ont quitté après moi et le groupe a fini par se séparer. C'est triste, mais cela arrive beaucoup, surtout avec de nouveaux groupes. Maintenant, en semaine, je me concentre principalement à mes études, car je veux finir mes études de sociologie. J'étudie aussi le journalisme et j'aimerais faire des documentaires à l'avenir. J'aimerais, bien sûr, faire aussi un peu plus de musique.



Benjamin Parks pour Zoom Japon

La jeune femme privilégie désormais ses études tout en travaillant sur des projets musicaux.

Vous êtes restée avec l'agence ?
A. du J. : Non car je voulais être totalement libre. Quand je ferai à nouveau de la musique, je veux pouvoir contrôler mon image et la façon dont je fais les choses. Actuellement, je travaille sur des projets de musique indépendants. Il y a un auteur qui écrit des paroles japonaises pour mes chansons. Ma première chanson *Cotton Candy Magical First Day* était à l'origine en anglais, mais je l'ai refaite en japonais. Je travaille également avec des DJ différents.

Cela signifie-t-il que vous essayez de vous éloigner de votre ancienne image d'idole ?
A. du J. : Pas nécessairement. Même au Japon, il y a des artistes comme ÔMORI Seiko qui aiment jouer sur leur image d'idoles tout en explorant des thèmes plus sombres dans leurs chansons. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de collaboration entre des DJ du club et les artistes d'*anison* [générique d'anime]. En fait, ma première performance en direct au Japon, en janvier 2015, s'est déroulée lors d'un événement de ce genre : AniCrush !!! in Akihabara. D'une certaine façon, je reviens à mes racines.

Vous vous produisiez au Sixteen, à Akihabara. Il est désormais fermé.
S. S. : Oui, ce n'était pas un lieu très célèbre, juste un petit tremplin pour des idoles en devenir juste en face du théâtre d'AKB48. On m'a présentée au propriétaire, RONRI Fukusuke, qui m'a proposé de participer à un rendez-vous mensuel où je pouvais chanter et danser.

Avez-vous des conseils à donner aux filles souhaitant suivre votre exemple ?
S. S. : Tout d'abord, apprenez le japonais, sinon vous n'irez nulle part. Entrer dans un groupe d'idoles n'est pas particulièrement difficile. Je pense qu'il y en a plus de 1 000 au Japon et je ne suis pas la seule étrangère à l'avoir fait. Mais il faut être sérieuse et prête à travailler dur.
L'inconvénient est que la plupart des idoles ne gagnent pas beaucoup d'argent. Habituellement, après un spectacle, les fans peuvent payer pour prendre des photos avec vous ou acheter vos produits dérivés. Vous obtenez 50 % de ces recettes. Mais si vous n'êtes pas célèbre, vous gagnerez autant que si vous travaillez chez McDonald's.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

RÉFÉRENCE

ABÉCÉDAIRE DU COSPLAY, Popette, coll. Over the Pop, Glénat, 15,90 €.

SUCCÈS **Donna a su trouver la bonne voie**

C'est dans le domaine de la chanson et du doublage que Donna Burke s'est imposée. Un parcours sans faute.

"*Ce que j'aime le plus, c'est écouter ma voix"*, lance Donna Burke avec un petit sourire coquin. Elle a toutes les raisons d'aimer sa propre voix car c'est grâce à ses cordes vocales en or que la chanteuse australienne a trouvé le succès au Japon. Vous pouvez même entendre sa voix lorsque vous voyagez dans l'archipel, car c'est celle utilisée pour les annonces des trains à grande vitesse entre Tôkyô et Ôsaka, des salons Delta de l'aéroport de Narita et celles du National Showa Memorial Museum.

Le chant et le métier d'actrice sont des passions lointaines pour Burke qui a grandi à Perth. *"A l'époque, j'étais enseignante – ce qui, en un sens, revient à jouer un rôle – mais j'avais déjà des aspirations artistiques et je prenais des cours de chant privés depuis mes 18 ans"*, explique-t-elle. A 31 ans, elle décide de tenter sa chance au Japon. *"En 1996, la bulle avait déjà éclaté, mais ce pays était toujours un bon lieu de travail pour un étranger ambitieux. J'ai commencé à chanter lors de mariages, puis j'ai rapidement enregistré des publicités télévisées. En six mois, j'avais réussi à m'établir et à gagner assez d'argent. Ensuite, j'ai eu la possibilité de travailler pour la NHK et faire la narration pour un documentaire. J'ai de la chance parce que la plupart des gens soit chantent soit font du doublage. Moi, je peux faire les deux"* ajoute-t-elle.

Depuis 1999, elle a ajouté les anime et les jeux vidéos à son CV. *"Mon premier grand truc dans les jeux vidéos remonte à 2000 quand j'ai été choisie pour faire la voix d'Angela dans* Silent Hill 2*"*, dit-elle. Faire une voix dans un jeu peut mettre l'artiste dans toutes sortes de situations étranges. *"Jouer le rôle de Claudia dans Silent Hill 3 a été incroyable. Je n'oublierai jamais le jour où l'on m'a demandé de manger un fœtus avorté et de devenir complètement folle. Mais je dois dire que travailler avec* KOJIMA *Hideo et l'équipe de Kojima Productions sur* Heaven's Divide, *d'être la voix du personnage d'IDroid dans* Ground Zeroes *et l'interprète de* The Phantom Pain *dans* Metal Gear Solid *est un truc formidable. Passer à la lumière en étant invitée à chanter deux chansons étonnantes et faire des voix pour une série si emblématique avant qu'on me demande de chanter cinq chansons du catalogue en 2015, quelle chance ! Cela m'a amené à former un groupe en 2016 – Gamine – car je reçois des invitations pour me produire dans le monde entier"*, raconte-t-elle.

Non contente d'être une interprète, elle a créé, en 2004, avec son mari, le musicien Bill Benfield, l'agence Dagmusic qui gère d'autres artistes. *"L'un de mes clients les plus anciens s'est plaint que les autres agences de Tôkyô lui fournissaient toujours les mêmes chanteurs, et il devait se rendre lui-même à Los Angeles ou à Londres pour trouver de nouveaux visages. Je lui ai demandé de me laisser m'en occuper et je me suis mise à chercher tous les talents cachés de la capitale. Nous avons actuellement sous contrat 400 chanteurs, acteurs et musiciens. Nous fournissons des acteurs japonais à des sociétés de jeux étrangères qui veulent des voix japonaises, mais nous sommes spécialisés dans les voix et les chanteurs anglais."*



Depuis qu'elle s'est installée dans l'archipel, l'Australienne a réussi à faire entendre sa voix.

Irwin Wong pour Zoom Japon

Donna Burke reconnaît que les choses ont beaucoup changé depuis qu'elle est arrivée au Japon. *"D'une part, Internet a radicalement changé notre façon de travailler. Quand j'ai commencé, j'avais l'habitude d'envoyer des cassettes par coursier. Ensuite, je suis passée aux CD. Maintenant, nous envoyons simplement un courriel. En outre, de plus en plus de nouveaux clients nous trouvent via Google. Chaque jour, nous recevons des messages de personnes que nous ne connaissons pas."*

Reste que l'installation dans un nouveau pays n'est pas toujours facile. Sa période la plus difficile au Japon remonte à la crise financière de 2008. *"D'un seul coup, il n'y a plus eu de travail. Bien sûr, le tsunami du 11 mars 2011 n'a pas arrangé les choses. Les cinq années suivantes ont été assez difficiles pour tout le monde dans le secteur."* C'est pourquoi Donna Burke fait partie de ces personnes qui ont accueilli avec soulagement l'organisation des Jeux olympiques en 2020. *"Depuis que Tôkyô a obtenu les JO, les affaires ont repris. Certes, les budgets ont diminué et la nature de notre entreprise a changé. Avant nous avions moins de clients, mais qui dépensaient beaucoup. Désormais, nous avons plus de clients mais qui viennent avec des projets plus modestes."*

Bien que sa polyvalence lui ait permis de prospérer dans de nombreux rôles, elle reconnaît que le chant est ce qui lui donne le plus de satisfaction. *"Chanter, c'est jouer un rôle. Cela permet de se connecter aux gens. Même si quelqu'un ne comprend pas votre langue, ils peuvent immédiatement être émus. C'est pourquoi le chant est certainement mon premier et grand amour"*, assure-t-elle. Comme elle a chanté de nombreuses chansons de jeux vidéo et d'anime, on lui demande parfois d'écrire les paroles. Elle l'a fait pour *"Morning Sky"* et *"Moonless Starry Night"* de *Final Fantasy Crystal Chronicles*. *"J'essaie d'écouter la mélodie à plusieurs reprises en faisant autre chose, de sorte qu'elle s'imprime dans mon subconscient. Je laisse alors couler les choses. Il est ainsi plus facile de trouver des métaphores et d'ajouter de la profondeur. J'aime aussi interpréter la chanson et corriger les paroles pendant l'enregistrement ce qui me permet de faciliter le travail de l'interprète. Parfois, les textes que vous écrivez évoluent au moment de leur interprétation"*, explique-t-elle.

G. S.

PRATIQUE Les bons plans de l'otakisme

Pour toutes celles et ceux qui voudraient faire une carrière au Japon, nous avons recensé quelques adresses.

Si, après avoir lu ce dossier, votre passion et votre détermination pour la culture pop japonaise restent fortes et votre envie de tenter votre chance sur la Terre sainte de l'otakisme n'a pas flanché, voici quelques adresses qui pourront vous être utiles. Il y en a sans doute d'autres encore, mais nous vous proposons celles qui sont le plus souvent citées par les amateurs déjà engagés sur le terrain.



Cursus général

Ces établissements offrent une formation dans les différents secteurs: du manga à l'anime, en passant par le doublage ou le chant.

Yoyogi Animation Gakuin
www.yoani.co.jp
Amusement Media Sogo Gakuin
www.amgakuin.co.jp
Human Academy
http://ha.athuman.com/manga/

Manga

Ecole de formation

Yokohama Manga Kyôshitsu
www.yokohama-manga.com

Concours de manga

Japan International Manga Award
www.manga-award.mofa.go.jp/index_e.html
Créé par le ministère des Affaires étrangères japonais, ce prix a pour vocation de promouvoir la culture du manga à travers le monde. Il est aujourd'hui le plus ancien des prix internationaux consacrés à cette forme d'expression graphique et suscite toujours un certain intérêt.

Morning International Comic Competition
http://morningmanga.com/micc
Lié à l'hebdomadaire *Morning* publié par le géant de l'édition Kôdansha, ce prix est ouvert à tous les genres.

Shonen Jump Award
www.shonenjump.com/e/manga-shou/
Malgré un tirage moins important que par le passé, *Shônen Jump* publié par Shûeisha, reste l'une des références, sinon la référence dans le domaine du manga. Il organise non pas un, mais trois prix. Le prix Tezuka consacré aux mangas avec scénario, le prix Akatsuka qui récompense les mangas comiques et le prix Jump New World Manga décerné tous les mois. Attention: les œuvres soumises au jury doivent être réalisées en japonais.

Silent Manga Audition
www.manga-audition.com
Cet autre prix international récompense des travaux dans lesquels les auteurs utilisent seulement le dessin pour communiquer leur message.

Anime

Tokyo School of Anime
www.anime.ac.jp/en/school/index.html
Tokyo Animation College
www.tokyo-anime.jp/lag/english/index.html

Agences

Les chanteurs, les musiciens et autres acteurs qui voudraient percer dans l'archipel peuvent se tourner vers des agences spécialisées qui pourront les aider et les soutenir dans leur démarche à condition, bien sûr, d'avoir le talent nécessaire.

Zenith, Inc.
www.zenithinc.jp/english.html
DAG Music
www.dagmusic.com/home-en
Avocado
www.avocado.co.jp

J. D.

Aller vivre et étudier au Japon, c'est facile !

Si vous avez déjà rêvé de vous envolez vivre au Japon découvrir les secrets de la vie nippone, Gogonihon.com est la solution.

L'une des première étudiante Go! Go! Nihon, la cosplayeuse Yuriko Tiger.

Créé en 2009, par deux étudiants en japonais, Go! Go! Nihon offre une aide complète et 100% gratuite aux personnes souhaitant apprendre le japonais directement au sein de l' archipel. L' équipe basée à Tokyo vous aide à vous inscrire à une école, décrocher un visa, trouver un logement et bien plus !

Pour mieux en comprendre le fonctionnement, voici l'interview de son créateur et CEO, Davide, par la responsable du marché francophone, Amandine.

Amandine : Bonjour Davide, commençons par la question que tout le monde se pose. Comment pouvez-vous offrir un tel service gratuitement ?

Davide : Eh bien, il est important de garder à l'esprit que nous offrons non seulement notre expérience aux étudiants, mais aussi aux écoles. En fait, ils financent une partie de notre organisation en échange des services marketing et bureaucratiques que nous effectuons. C'est grâce à cette relation privilégiée que nous pouvons proposer un service totalement gratuit aux étudiants.

Amandine : Logique ! J'imagine que la partie administrative est assez complexe, Go! Go! Nihon s' occupe de tout ?

Davide : Absolument ! L'immigration japonaise est stricte et très curieuse. Ils veulent tout savoir : où vous êtes allés en primaire, ce que vous avez fait durant votre année sabbatique, etc. Nous prenons donc le temps de discuter avec les futurs étudiants pour pouvoir expliquer leur parcours, nous vérifions et traduisons également leurs documents. Ensuite nous mettons en forme leur dossier et le soumettons à l'école et à l'immigration. Ce processus peut prendre plusieurs mois ou quelques jours, cela dépend des profils mais à la fin, tout se passe bien. Nous sommes fiers de n' avoir jamais eu de refus de visa !

Amandine : Au Japon, il y a un très grand nombre d' écoles de langue japonaise. Comment sélectionnez-vous celles avec qui vous travaillez ?

Davide : Depuis notre création, nous avons sélectionné et profilé scrupuleusement ce que nous pensons être les meilleures écoles de japonais sur l'île. Nous contactons les écoles, les évaluons selon nos critères (intensité, méthode d'apprentissage, etc). Nos coordinateurs étudiants assistent même aux classes, c' est très important car ce sont eux qui vont conseiller nos futurs étudiants.

Amandine : Quel est le point le plus important lors du choix d'une école ?

Davide : Chacun vient au Japon pour des raisons différentes : travailler pour une entreprise japonaise, découvrir le pays et sa culture, apprendre à parler japonais pour le plaisir, etc. Nous avons une relation amicale avec nos étudiants et leurs recommandons une école qui sera un tremplin pour atteindre leurs ambitions. Notre panel diversifié d'écoles permet de pouvoir répondre à tout type d'aspiration. Chacune à ses propres particularités et intensité d'étude, mises en avant et détaillées sur notre site : gogonihon.com

Amandine : Et une fois au Japon, continuez-vous d'aider les étudiants ?

Davide : Oui, bien sûr ! Une fois que vous êtes arrivé au Japon nous restons à votre disposition et nous vous assurons d'être présents sur place pour vous conseiller au quotidien.
Nous souhaitons que nos étudiants profitent pleinement de leur vie au Japon. Pour cela, nous organisons des soirées d'orientation à chaque rentrée (octobre, janvier, avril et juillet). C'est l'opportunité pour nos étudiants de nous rencontrer et également de se faire des amis. Nous partageons tous nos secrets pour facilement démarrer sa vie au Japon.



Stand : **L199 - Hall 5A**

Conférence : **"Vivre et Etudier au Japon"**
Vendredi 7 Juillet 12h00 - Salle Nezumi



Vivre et étudier au Japon :
Vous voulez venir vivre et étudier au Japon?
Information et inscription:
info@gogonihon.com

Lors de votre inscription utilisez le code **"ZoomJaponFR"** pour bénéficier d'une activité traditionnelle gratuite.
Plus d'informations sur notre site : gogonihon.com

Contactez-nous et nous répondrons à toutes vos questions !

DVD Redécouvrir KUROSAWA Akira

Nous avons déjà évoqué dans nos colonnes l'initiative prise par le distributeur Carlotta et l'éditeur de DVD-Blu Ray, Wild Side, de présenter aux spectateurs français 17 des films réalisés par KUROSAWA Akira. Entamée en octobre 2015, celle-ci arrive à son terme. Il nous semblait donc normal de revenir sur ce travail exceptionnel qui nous a permis de voir ou revoir en salles, puis chez soi quelques uns des chefs-d'œuvre du cinéma japonais réalisés entre 1943 et 1970. D'autant plus que cette figure emblématique du 7e art a été à l'origine de la découverte par le public occidental des productions *made in Japan*. Si *Les Salauds dorment en paix* ne figure pas parmi les meilleures réussites du maître, ce film demeure à nos yeux une belle étude sur la corruption. Son postulat sous-entendu est que le pouvoir absolu corrompt absolument. Un thème qui reste évidemment d'actualité y compris au Japon. *Les Bas fonds* est sans doute d'une meilleure facture comme *Entre le ciel et l'enfer* qu'il faut avoir dans sa dvdthèque si l'on veut que celle-ci soit le reflet de la diversité et du talent d'un des plus grands cinéastes de la planète.



Les Bas fonds, Les Salauds dorment en paix, Entre le ciel et l'enfer. 3 coffrets d'exception édités par Wild Side.

MANGA La bonne recette

Après le carton de l'adaptation en série animée auprès du public français, il était logique que le manga *MoB Psycho 100* sorte en France d'autant que *One-Punch Man*, la précédente œuvre de ONE, le mystérieux auteur, avait connu un formidable succès dans l'hexagone. Les ingrédients sont réunis pour que cette nouvelle série connaisse le même destin puisqu'on y retrouve un héros ordinaire, ici un collégien doté de pouvoirs psychiques extraordinaires, l'humour et les combats dont l'auteur a le secret. Son graphisme épuré tranche avec la plupart des mangas du même genre et lui confère un intérêt supplémentaire dans la mesure où cela permet de délivrer un message clair et direct.



MoB Psycho 100, de ONE, trad. par Frédéric Malet, éd. Kurokawa, 7,65€ le volume.

SPECTACLE Kamishibai

La Maison de la culture du Japon à Paris organise les 12 et 13 juillet à 14 h son festival du kamishibai (théâtre de papier), cet art populaire typiquement japonais qui met à l'honneur les conteurs. L'occasion de venir découvrir quelques belles histoires racontées par Greg Escolin, Michel Visse, TSUNO Yuiko, JanClod et ASAI Hiromi.

101 bis, quai Branly 75015 Paris
Tél. 01 44 37 95 95
Tarif : Enfant 3 €, Adulte 5 €

NIHONGOTHÈQUE

Purekin

Il était une fois, le Japon vivait dans une bulle spéculative. A cette époque dans les années 80, beaucoup d'entreprises ont introduit deux jours de repos par semaine. Ce qui n'était pas encore appliqué dans les écoles ! Lycéenne à l'époque, j'entendais les adultes parler de *hanakin*, l'abréviation de *haha no kin'yôbi*, qu'on peut traduire par "vendredi d'or". L'expression résumait la liberté des salariés profitant du vendredi soir pour sortir boire et danser. J'aurais aimé alors en profiter, mais lorsque j'ai débuté dans la vie, le sens réjouissant de *hanakin* s'est évaporé avec l'éclatement de la bulle. Aujourd'hui, ceux qui l'utilisent encore sont vite associés à la "génération de la bulle", autrement dit des "vieux", car l'expression a fini par être classée dans la catégorie des mots démodés *shigo*, littéralement "vocabulaire mort" ! Je l'évite donc.



En février 2017 est apparu un nouveau terme pour le vendredi. Il s'agit de *Premium Friday*. La campagne lancée par le gouvernement et les entreprises a pour objectif d'améliorer l'économie et de lutter contre l'excès de travail, responsable du phénomène *karôshi* ou "mort par excès de travail". L'idée du projet était d'inviter les salariés à quitter leur bureau à 15h, le dernier vendredi de chaque mois, pour faire du shopping ou partir en voyage. Les Japonais l'appellent *purefura* ou *purekin*, deux termes ayant le même sens, mais c'est plutôt le dernier qui gagne du terrain. Trois mois sont déjà passés et cette pratique est encore peu suivie, ce qui n'est pas étonnant dans un pays où le débat du moment porte sur le Code de travail qui protège les salariés en limitant le plafond des heures supplémentaires à seulement 720 heures par an ! J'espère que *purekin* va rapidement s'enraciner pour que, lors de mon prochain séjour au Japon, je puisse dire à des amis tokyoïtes : *"on prend un apéro à Shibuya ce* purekin *à 16h ?"* sans qu'ils aient à déposer une demande de congé. En attendant, à Paris, je profite de ce que j'appelle le *prefra* (Premium France) pour tranquillement préparer mon long mois de vacances !

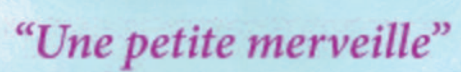
KOGA RITSUKO





Dans un Recoin de ce Monde

Un film de **Sunao Katabuchi**



TELERAMA

AU CINÉMA LE 13 SEPTEMBRE

GENCO, INC PRÉSENTE EN ASSOCIATION AVEC ANIMATSU ENTERTAINMENT UNE PRODUCTION MAPPA
"DANS UN RECOIN DE CE MONDE" (IN THIS CORNER OF THE WORLD)
VOIX PRINCIPALE NON MUSIQUE ORIGINALE KOTRINGO PRODUITE PAR TARO MAKI MASAO MARUYAMA
ADAPTÉE DE L'OEUVRE DE FUMIYO KOUNO SCÉNARIO SUNAO KATABUCHI RÉALISÉE PAR SUNAO KATABUCHI

CAHIERS CINEMA · EASTASIA · MAPPA · GENCO · ZOOM JAPON

EXPOSITION Bâtisseurs nippons en France

Le Pavillon de l'Arsenal revient sur un siècle et demi d'échanges architecturaux entre le Japon et la France.

Au XXIe siècle, la métropole parisienne se renouvelle. Et parmi les architectes chargés d'imaginer les équipements et les habitations du futur Grand Paris figurent de nombreux Japonais. Le Tokyoïte FUJIMOTO Sou dirige la conception du centre multifonctionnel "Mille arbres" à la porte d'Auteuil, un des 23 projets lancés par la mairie de Paris pour réinventer la capitale. KUMA Kengo, autre Tokyoïte et lauréat du Pritzker, le "Nobel" de l'architecture, a remporté le concours international pour la gare de Saint-Denis, un important nœud de transport que l'on présente comme l'équivalent de la station les Halles en termes de fréquentation. Depuis le 23 juin, les mélomanes et amateurs de musique en tout genre peuvent assister aux concerts de la Scène musicale, construite à la pointe de l'île Seguin d'après les plans de BAN Shigeru, autre architecte japonais, et autre prix Pritzker. La liste n'est pas exhaustive. Lieu d'exposition pour l'urbanisme et l'architecture de la Ville de Paris, le Pavillon de l'Arsenal a voulu en savoir plus sur cette présence nippone en Ile-de-France. Quand sont arrivés les premiers architectes nippons ? Qu'ont-ils construit ? À quelles périodes ont-ils été le plus actifs ? Depuis le début de l'ère Meiji, dont on célèbre, cette année, le 150e anniversaire, les architectes japonais ont été constamment présents dans la capitale française, la constance de ce lien a surpris les commissaires de l'exposition.

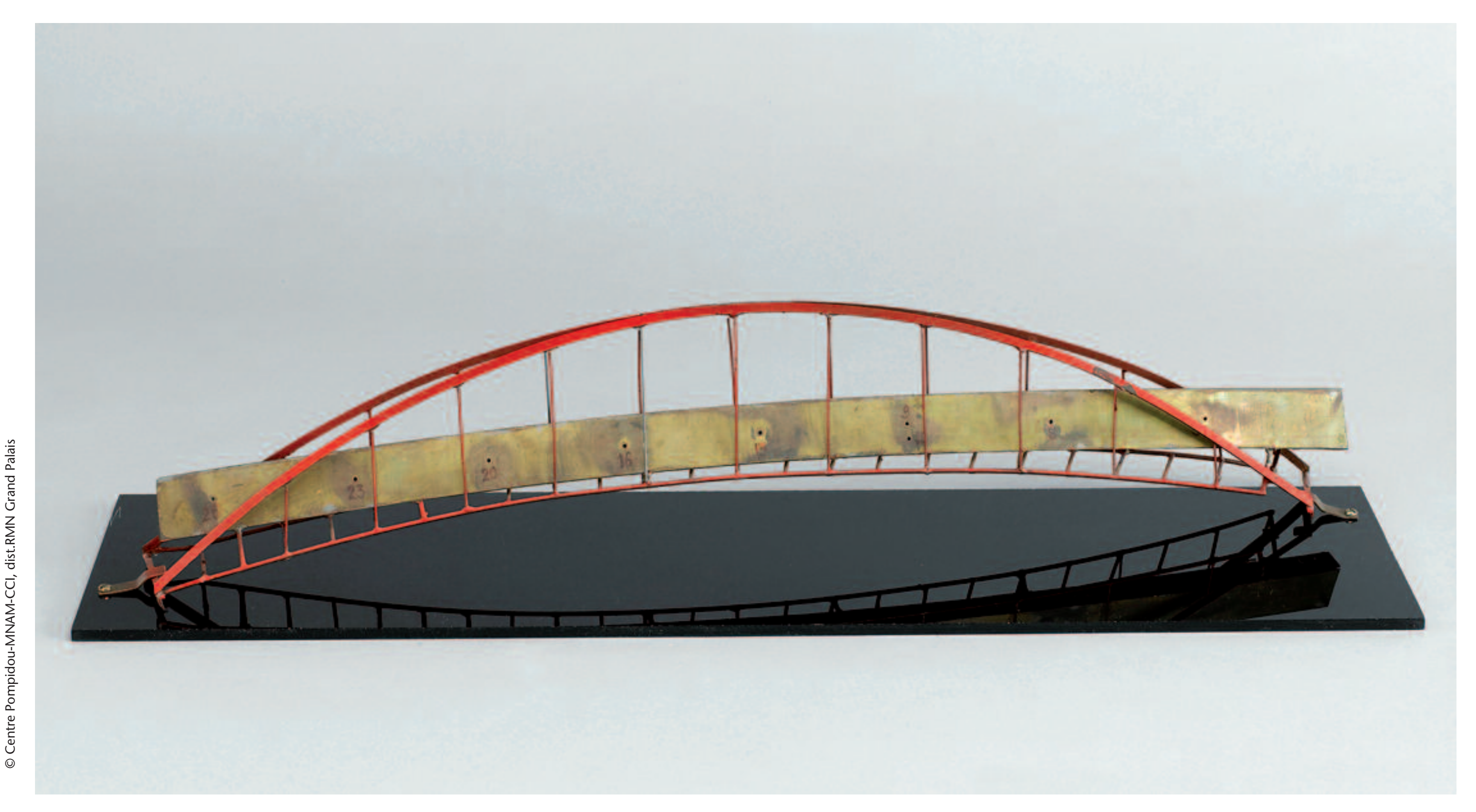
Une première explication de la force de cette liaison se trouve peut-être dans les stratégies de modernisation du Japon, qui avait choisi de rattraper le retard industriel accumulé au cours de ses deux siècles de fermeture en s'inspirant du meilleur des pays occidentaux. Des ballets de consultants s'étaient mis en place avec l'Allemagne pour tous les sujets concernant la médecine et la technologie, l'Angleterre pour la construction navale et le transport maritime, et avec la France pour tous les sujets concernant l'art et la gastronomie. Les premiers architectes japonais construisent des pavillons pour les différentes expositions universelles : SHIMIZU Usaburô réalise le pavillon Satsuma en 1867, rassemblant les principales caractéristiques de la maison traditionnelle nipponne, le pavillon de 1900 conçu par HAYASHI Tadamasa avec deux architectes français est plus ambitieux, et semble une version modernisée des châteaux de *daimyô*, seigneurs locaux du Japon médiéval. YAMADA Shichigorô signe le pavillon de l'exposition des arts décoratifs de 1925, une *machiya* (maison de ville) moderne arborant encore les signes de l'architecture traditionnelle nippone. Ces architectures prolongent le japonisme, tendance de l'art décoratif occidental très en vogue à la fin du XIXe siècle. On le retrouve à la maison du Japon à la cité internationale de Paris, par NAKAMURA Junpei, projet de fin d'études du premier Japonais diplômé de la section architecture de l'École Beaux-Arts de Paris en 1923. Une poignée d'architectes va profiter d'un enseignement bien plus décisif pour l'histoire de l'architecture japonaise au sein de l'Atelier de Le Corbusier, rue de Sèvres. MAEKAWA Kunio, premier grand architecte moderne japonais, y travaille de 1928 à 1930. Il y introduit SAKAKURA Junzô, qui vient de faire l'objet d'une grande exposition à la Maison de la culture du Japon à Paris. Chez le "maître", ce dernier réalise les dessins du concours pour le palais des Soviets, un concours très important à l'époque, ou pour des maisons individuelles. SAKAKURA dessinait les murs, Le Corbusier rajoutait des petits éléments de mobilier et des habitants, membres de la classe populaire accédant au confort semblant



TANGE Kenzô, Charlotte Perriand et ANDÔ Tadao à la mairie de Paris, en 1993.

Projet de Sakakura Junzô pour le pavillon du Japon, Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne, Paris, 1937.

sorti d'un tableau de Fernand Léger…
Yoshizaka Takamasa est, avec Maekawa Kunio, le troisième mousquetaire des anciens collaborateurs de Le Corbusier qui contribueront à propager le modernisme dans la culture architecturale nippone (d'autres architectes japonais ont suivi les cours du Bauhaus, ou travaillaient chez des architectes européens). Le pavillon japonais à l'exposition universelle de Paris en 1937 est un premier jalon moderne. Il est réalisé par Sakakura Junzô. Retournés dans l'archipel avant la guerre, les trois mousquetaires suivront pour Le Corbusier le projet de musée d'art occidental du parc d'Ueno, à Tôkyô. Charlotte Perriand, célèbre designer intégrée à l'atelier de Le Corbusier, maintient le contact pendant toutes ses années, se rendant au Japon en 1940 sur le paquebot Hakusan-maru, et bénéficiera après guerre de la position de son mari au sein d'Air France pour effectuer ces déplacements en avion. La modernisation des transports contribue aussi au rapprochement franco-japonais. En novembre 1952 est inaugurée la première liaison hebdomadaire Paris-Tôkyô, vol qui s'effectue alors à bord d'un quadrimoteur Lockheed Constellation faisant escale à Beyrouth, Karachi et Saigon ! Un plan de vol qui paraîtra d'un autre temps en avril 1986, lorsque Air France inaugure une liaison directe reliant les deux capitales en moins de douze heures, intensifiant les échanges dans les deux sens. Un grand concours organisé en 1989 pour la création d'un symbole France-Japon en témoigne. Patrick Berger, l'architecte de la canopée des Halles, remporte la compétition avec une énorme table en granit longue de 400 mètres, qui aurait dû surplomber la mer Intérieure. Le projet ne sera jamais construit.
Reste que l'avion est loin d'être un moyen de transport démocratique en 1965, année ou un ancien camionneur-boxeur d'Ôsaka âgé de 24 ans décide d'aller rencontrer Le Corbusier – toujours lui – dont l'œuvre, découverte dans un livre, lui a donné la vocation d'architecte. Désargenté, Andô Tadao, car c'est de lui qu'il s'agit, traverse l'Asie et l'Europe en Transsibérien, n'arrivant



Maquette du Japan Bridge, passerelle conduisant à la Pacific Tower à La Défense, deux projets de KUROKAWA Kishô, 1991-1993

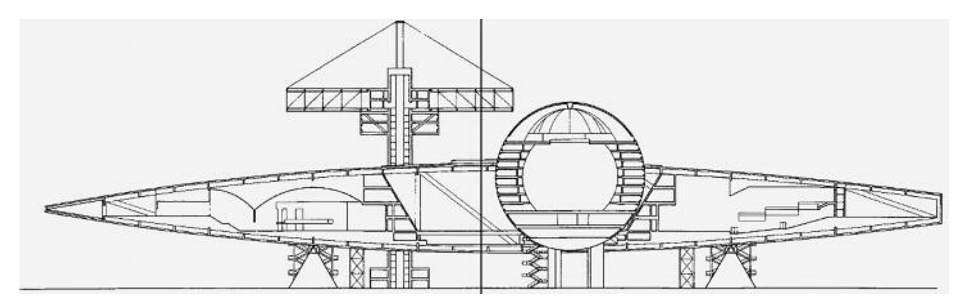
en France que pour apprendre le décès de son idole, survenu quelques semaines auparavant. ANDÔ nommera son chien Le Corbusier – les taches brunes de l'animal lui rappelaient une chaise dessinée par l'architecte – et reviendra à Paris pour des projets ou des expositions. C'est celle organisée par l'IFA en 1982 qui le rendra célèbre dans l'archipel. En 1995, ANDÔ demandera à recevoir le Pritzker au château de Versailles. Il travaille actuellement sur le projet de Fondation Pinault dans l'ancienne bourse du travail, dans le quartier des Halles.

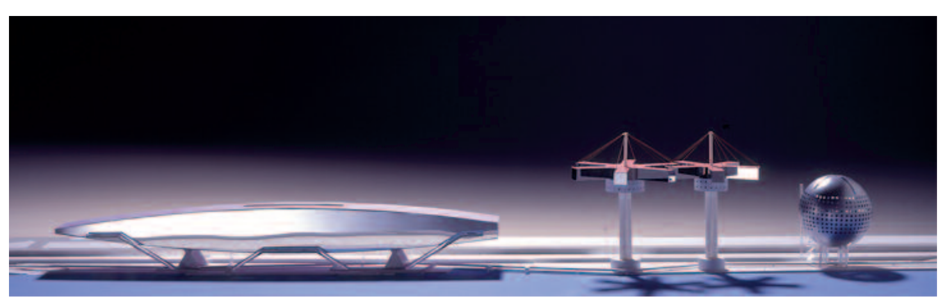
Les concours organisés à Paris vont attirer les architectes japonais en quête de débouchés à l'export après le choc pétrolier de 1973. Sur le concours du Centre Georges Pompidou, on retrouve principalement les "Métabolistes", architectes qui avaient imaginé à l'issue de la WoDeCo (World design conference) des systèmes constructifs pouvant offrir des débouchés à l'industrie nationale. L'immeuble capsule de Tôkyô constitue le bâtiment le plus emblématique de ce mouvement (voir *Zoom Japon,* n°66, décembre 2016). Son concepteur, KUROKAWA Kishô, propose pour Beaubourg un projet fait d'une suite de modules à plan carré arrangés en gradin, définissant une sorte de pyramide dont l'accès s'effectue par un escalator qui conduit à son sommet. On retrouve aussi les architectes japonais sur le contestataire concours proposant un contre-projet pour les Halles, une alternative au projet officiel voulu par le président Giscard d'Estaing. Les grands projets mitterrandiens attirent de nouveau les architectes japonais – grande arche, grande bibliothèque, jardin de La Villette, Opéra Bastille... Dans ces compétitions ouvertes à tous apparaissent des noms plus ou moins connus : MAENO Nozomu, KATÔ Takashi, ONUMA Iwao pour les moins célèbres, Team Zoo, KUROKAWA Kishô pour les plus célèbres. TANGE Kenzô livre un étonnant projet pour le siège de la société Bouygues à l'occasion d'un concours restreint à cinq participants. Parce qu'il avait ouvert une agence à Paris, TANGE tient une place à part dans ce panorama : le très nipponophile Jacques Chirac devenu maire de Paris en 1977 l'avait invité à construire le projet de Grand Écran

RÉFÉRENCE

ARCHITECTURES JAPONAISES À PARIS 1867-2007,
d'Andreas Kofler, Éditions du Pavillon de l'Arsenal.

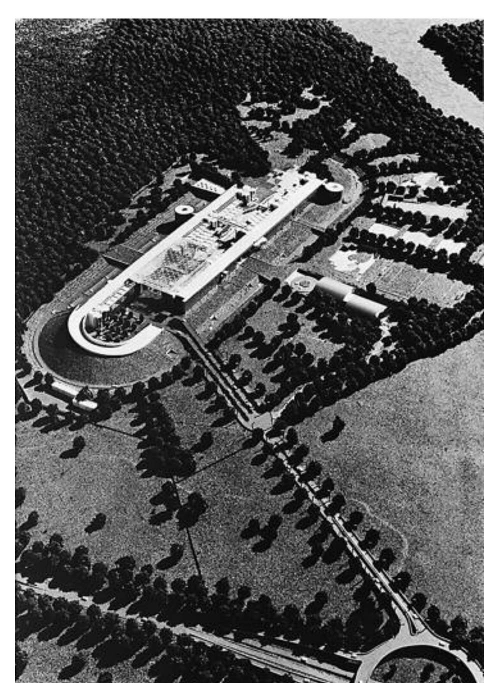

SEFA
ジャパンエキスポ
Japan Expo
18e IMPACT
6 ► 9 JUILLET 2017
PARC DES EXPOSITIONS
PARIS-NORD VILLEPINTE
ANIMÉ 100
FÊTONS ENSEMBLE
LES 100 ANS
DE L'ANIMATION
JAPONAISE !
100
Animé
RETROUVEZ TOUTES LES FESTIVITÉS SUR
www.japan-expo-paris.com
#japanexpo
MANGA • ANIME • JEUX VIDÉO • MUSIQUE • MODE • TOURISME • ARTS MARTIAUX • TRADITIONS • BIEN-ÊTRE • GASTRONOMIE
LES TICKETS SONT EN PRÉVENTE SUR JAPAN-EXPO-PARIS.COM ET DANS LES RÉSEAUX HABITUELS
TARIFS PRÉVENTES ► Jeudi : 17€ • Vendredi : 12€ • Samedi : 22€ • Dimanche : 17€ • Forfait 4 jours : 56€ • Billet Zen : 100€
FRANCEBILLET : Fnac - Carrefour - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.carrefour.fr - www.francebillet.com - 0 892 684 694
TICKETMASTER : Ticketmaster.fr - Auchan, Cora, Cultura, E.Leclerc - 0 892 390 100 (0,45€/min)
LES TICKETS SONT ÉGALEMENT EN VENTE À L'ENTRÉE DU FESTIVAL !
GRATUIT POUR LES -8 ANS
TARIFS SUR PLACE ► Jeudi : 20€ • Vendredi : 15€ • Samedi : 25€ • Dimanche : 20€ Forfait 4 jours et billet zen disponibles uniquement en prévente
HORAIRES ► Tous les jours : 10h - 18h • Entrée à 9h pour les détenteurs de tickets achetés en prévente
ACCÈS ► RER B - Station Parc des Expositions • Autoroute A1 ou A3, puis A104 - Sortie 2 : Parc des Expositions (accès visiteurs)
fnac
BnF
SNCF
JAPAN FM
NOLIFE
omaké books
Virgin RADIO POP ROCK ELECTRO
J-ONE
GAME ONE
Illustration : Aurore • © SEFA EVENT • Japan Expo est une marque déposée par SEFA EVENT • SEFA EVENT-EURL au capital de 100 000€ • 493 919 146 RCS BOBIGNY

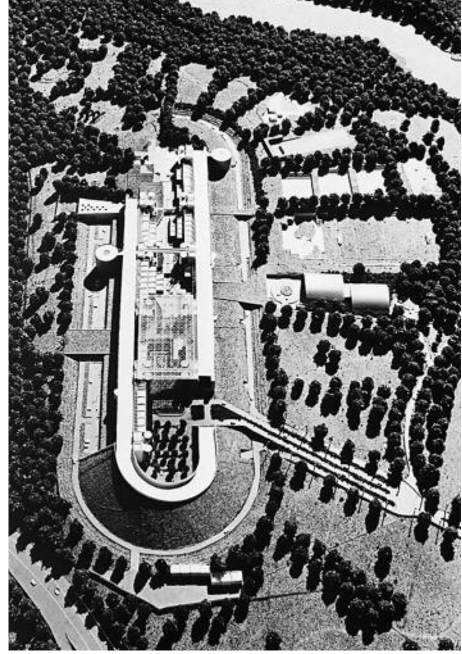




© Kazuo Shinohara Archives in Tokyo Tech et ©Terutaka Hoashi

Le “cirque sur la Seine”, projet de SHINOHARA Kazuo, 1989.





© Omar A. Take/ Tange Architects & Associates

Projet de TANGE Kenzô pour le concours du nouveau siège social de Bouygues en 1983.

Italie. Prises dans leur ensemble, ces propositions invitent à imaginer un autre Paris en se livrant au jeu des “et si... “. Et si KUROKAWA avait remporté le concours de l'Opéra Bastille ? Et si l'on avait construit le “cirque sur la Seine” de SHINOHARA Kazuo, ou les sept tours imaginés par YAMAMOTO Riken ? Ces deux projets très poétiques proposés dans le cadre d'un appel à idée “Paris – architecture et utopie”, où les architectes étaient invités à laisser libre cours à leur imagination.

Si beaucoup de projets, conçus dans le cadre de concours, ne virent jamais le jour, ces décennies de fréquentation ont tout de même laissé des traces dans les rues de la capitale. A l'Unesco, par exemple, où ANDÔ Tadao a construit un pavillon de la méditation (1995), à deux pas du jardin dessiné en 1958 par l'artiste américano-japonais NOGUCHI Isamu avec l'architecte SHOJI Sadao et le paysagiste SHIGEMORI Mirei. NOGUCHI s'est rendu dans l'archipel pour sélectionner les 184 rochers qui le composent. Un colis de 70 tonnes expédié depuis Kôbe en juin 1957. Les bâtiments réalisés par des architectes japonais sont d'autre petit caillou formant une constellation hétéroclite, comprenant des constructions des plus modestes – le temporaire Yure Pavilion de KUMA Kengo, les logements de la rue Rebière par Bow Wow – aux plus grandioses, telle la Samaritaine revue par Sanaa, ou la tour Pacific Defense construite par KUROKAWA en 1992. L'entrée dans la tour s'effectue par une passerelle sculpturale également conçue par l'architecte japonais. Son nom ? Le Japan Bridge, franchissant autant une autoroute que les continents qui séparent deux pays unis par leurs architectures...

OLIVIER NAMIAS

INFOS PRATIQUES

ARCHITECTURES JAPONAISES À PARIS, 1867-2017
Commissariat Andreas Kofler. Pavillon de l'Arsenal, 21 boulevard Morland 75004 Paris.
www.pavillon-arsenal.com

Le Japoscope 2017

Un concentré de Japon en 144 pages !

Le pays est-il sorti de la crise économique ?
Combien de temps le Premier ministre restera-t-il au pouvoir ?
Pourquoi les Chinois sont-ils fâchés contre le Japon ?
Le nucléaire va-t-il faire son grand retour ?
Le modèle scolaire a-t-il atteint ses limites ?
Comment l'archipel réagit-il à l'accélération du vieillissement de la population ?
Y aura-t-il un Japonais sur la Lune ?
La liberté de la presse est-elle menacée ?
Où sont passés les lecteurs nippons ?
Quels sont les ressorts du succès de l'animation nippone ?

Voici quelques unes des questions parmi bien d'autres auxquelles cet ouvrage tente de répondre. Accompagné des données les plus récentes, il constitue un excellent moyen d'appréhender la réalité du Japon d'aujourd'hui et les grands enjeux qu'il va devoir affronter.





En vente sur
www.zoomjapon.info
www.amazon.fr
et à **la Librarie Junku (junku.fr)**

DÉCOUVERTE **Fabre, une passion japonaise**

Méconnu aujourd'hui en France, l'entomologiste reste l'un des Français les plus respectés dans l'archipel.

Qui est le Français le plus connu au Japon ? Si vous posez cette question aux Japonais, vous avez de grandes chances de recevoir une réponse inattendue, un nom presque inconnu en France aujourd'hui : Jean-Henri Fabre. Traduite en japonais pour la première fois en 1922, l'œuvre principale de Fabre, *Souvenirs entomologiques,* fait l'objet d'un fervent culte dans le pays. Dans l'archipel, cette série de livres relatant minutieusement la vie et les mœurs des insectes est perçue comme faisant partie des grandes classiques de la littérature étrangère – certains d'entre eux sont utilisés comme manuel scolaire – et le nom de Fabre est probablement plus connu que celui de Zola ou de Stendhal. Les *Souvenirs entomologiques* sont d'ailleurs souvent le premier contact avec la culture française pour beaucoup de Japonais. Une notoriété surprenante pour cet entomologiste français du XIX[e] siècle, qui ne connaissait pas ce pays d'Extrême-Orient de son vivant. Alors, qui est donc ce Fabre, sans doute le Français le plus connu au Japon ? Et pourquoi les Japonais montrent-ils autant de respect à l'égard de sa personne ?

Né en 1823 à Saint-Léons, dans l'Aveyron, ce fils de paysans modestes a passé toute sa vie dans le sud de la France, région qui sera à la fois son terrain d'études et sa source d'inspiration pour le naturaliste. Devenu professeur de physique au lycée d'Ajaccio et nommé ensuite à celui d'Avignon en 1853, là où il va rester jusqu'en 1871, il obtient la licence en sciences naturelles en 1854. C'est vers cette époque que sa carrière d'entomologiste s'est engagée et que ses projets de livres sur les insectes se profilent. Devenu célèbre grâce à sa participation à un projet d'ouverture de l'enseignement aux jeunes femmes, Fabre rencontre



OKUMOTO Daizaburô, traducteur de l'œuvre de l'entomologiste, devant le musée Fabre à Sendagi, à Tôkyô.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Souvenirs entomologiques traduits par M. OKUMOTO.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

vers la fin des années 1860 Stéphane Mallarmé, enseignant d'anglais au lycée d'Avignon à l'époque, et surtout le philosophe britannique John Stuart Mill, avec qui il va nouer une amitié profonde.

Or, son engagement en faveur de la parité provoque la colère des cléricaux et finit par se retourner contre le naturaliste. Contraint de quitter son poste au lycée d'Avignon en 1871, Fabre s'installe à Orange, puis à Sérignan-du-Comtat, dans le Vaucluse, où il rédige les *Souvenirs entomologiques*, ouvrage imposant de 4 000 pages, et de nombreux livres destinés à l'enseignement. C'est à cette époque extrêmement féconde pour la carrière de Fabre que s'engage la correspondance avec Charles Darwin, auteur de *L'origine des espèces* et lecteur du naturaliste français. Voilà pourquoi on retrouve le nom de Fabre, qualifié d'*"observateur inimitable"*, dans le livre du père de la théorie de l'évolution. En 1915, Fabre s'éteint à l'âge de 91 ans, dans sa propriété du Vaucluse, qu'il avait baptisée *Harmas* ("friche" en provençal). Cette maison rose, classée monument historique, abrite aujourd'hui le musée qui lui est dédié.

C'est seulement 7 ans après la disparition de l'entomologiste qu'ÔSUGI Sakae, militant anarchiste et traducteur de Darwin, publie la première traduction japonaise des *Souvenirs entomologiques*. Le livre connaît un certain succès. *"A l'ère Taishô (1912 - 1926), les journaux parlaient déjà de lui comme un personnage très connu du grand public"*, explique OKUMOTO Daizaburô, traducteur et auteur de nombreux ouvrages – biographie et essais – sur Fabre.

Alors pourquoi les Japonais adorent-ils tant l'entomologiste ? *"Parce qu'il y a beaucoup d'insectes au Japon et que les Japonais les aiment tout simplement"*, affirme-t-il. *"Il faut se souvenir que les Japonais écrivaient déjà des poèmes sur les chants des grillons au X[e] siècle. Même au niveau de la peinture, on peut noter que les Européens ne les dessinaient jamais ! Or si l'on observe de près, par*

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le Musée Fabre des insectes permet, à la fois, de faire connaissance avec la vie du scientifique français et de contempler de magnifiques espèces.

exemple, Fûsokazu, *tableau de* SAKAI *Hôitsu (1761-1829), on peut apercevoir une sauterelle léchant une goutte d'eau"*, poursuit OKUMOTO Daizaburô. Cet amour des Japonais pour les insectes est encore puissant aujourd'hui. Surtout en été, les supermarchés vendent une espèce de scarabées-rhinocéros appelée *kabutomushi*. Les enfants se les arrachent et les gardent comme des animaux de compagnie – certains d'entre eux tentent même de les faire se reproduire. Ce n'est donc pas rare dans l'archipel de voir, par exemple, sur un chemin de montagne, des enfants ou même des adultes, les yeux rivés sur les arbres et un filet à insectes à la main, courir après un papillon ou une libellule. Pour Emile Laguna, professeur de sciences naturelles et président de l'association des compagnons de l'Harmas, qui échange souvent avec des fabrinistes nippons, c'est aussi la philosophie de l'entomologiste qui a séduit au Japon. *"Contrairement à la majorité de ses contemporains, Fabre ne considérait pas l'homme au-dessus de toutes les autres espèces. Il estimait qu'il faisait lui aussi partie intégrante de la nature"*. C'est donc cet *"état d'esprit si singulier pour un Français de cette époque"* qui plaît autant aux Japonais, car ils *"retrouvaient là une attitude vis-à-vis de la nature très similaire à celle de leur culture et de leur religion"*, assure Emile Laguna.

Appréciés aussi par leur qualité scientifique et littéraire, les ouvrages de Fabre se sont ainsi bâti une réputation plus que solide dans ce pays d'Extrême-Orient. "*Pour nous, c'est un grand classique*", estime TANAKA Isao, responsable éditorial au sein d'une maison d'édition qui vient de publier une nouvelle édition des *Souvenirs entomologiques* adaptée pour un jeune public.



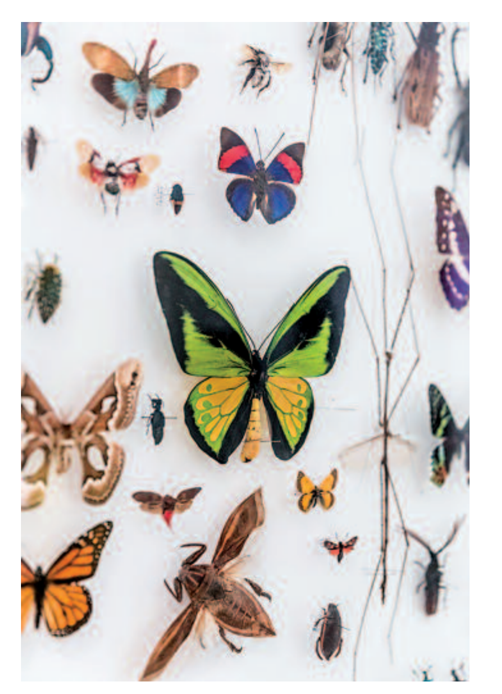
Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le musée de Sendagi propose aux visiteurs de découvrir le parcours de l'entomologiste.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

La vie de Jean-Henri Fabre racontée en manga.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Parmi l'impressionnante collection d'insectes.

"Ce sont des livres scientifiques, mais qui se lisent comme un roman. De plus, ils plaisent même à des personnes qui ne s'intéressent pas aux insectes", continue-t-il.

Un contraste surprenant avec la situation en France, où la notoriété du naturiste, qui fut appelé "l'Homère des insectes" par Victor Hugo, a quasiment disparu aux fils des années. *"Fabre, qui n'est pas issu de la filière classique universitaire, a toujours souffert du manque de reconnaissance "officielle" de la part de la communauté scientifique en France"*, regrette Emile Laguna. Cet autodidacte a presque toujours travaillé seul et n'a pas en effet obtenu l'agrégation en entomologie. *"Je crois qu'il ne voulait pas faire des études uniquement pour obtenir le diplôme. Il jugeait cela trop bureaucratique"*, explique OKUMOTO Daizaburô. *"De son vivant, il était connu pour être un homme au contact difficile. Vous savez comment ses collègues de son lycée l'appelaient ? Ils l'avaient surnommé "la mouche" !"* ajoute-t-il.

OKUMOTO Daizaburô est intarissable sur Fabre qu'il admire tant. *"Il ne croyait qu'aux choses qu'il avait vues de ses propres yeux. Cet état d'esprit m'a beaucoup servi dans la vie"*, raconte-t-il. Le traducteur est aussi président de l'Association Jean-Henri Fabre Japon. Chaque week-end, celle-ci emmène des enfants à la campagne. L'idée est de leur permettre de capturer des insectes sur place et de leur apprendre comment préparer des spécimens. *"Il faut courir après les insectes ! C'est le meilleur moyen pour apprendre de la nature"*, assure OKUMOTO Daizaburô qui est lui-même un grand collectionneur d'insectes. Il accompagne lui-même de temps en temps les enfants, espérant ainsi que l'esprit du grand entomologiste français sera perpétué par ces petits Japonais.

YAGISHITA YÛTA

INFOS PRATIQUES

MUSÉE FABRE DES INSECTES 5-46-6 Sendagi, Bunkyô-ku, Tôkyô 113-0022. Tél. 03-5815-6464 www.fabre.jp







Hall 5A Emplacement M182 !



TAKOYAKI



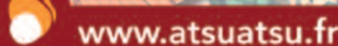


HALL 5A

HALL 4



Pour ceux qui souhaitent faire des prolongations,
ATSU ATSU vous accueille à son restaurant
88 rue de Richelieu 75002 Paris



www.facebook.com/info.atsuatsu

www.atsuatsu.fr

TRADITION Il était une fois le funazushi

Ancêtre des sushis que nous apprécions tant aujourd'hui, ce plat suscite depuis quelque temps un regain d'intérêt.



© felipe ribon

C'est une véritable composition artistique que propose TOKUYAMA *Hiroaki avec ses* funazushi*.*

Tout au long de son histoire, le lac Biwa, au nord-est de Kyôto, a procuré à la capitale médiévale différents produits d'eau douce. De ce fait, il a grandement enrichi la gastronomie kyôtoïte. Parmi les spécialités locales on trouve un plat légendaire : le *funazushi*. C'est-à-dire l'ancêtre du sushi.

Le sushi tel qu'on le connaît, qui utilise le riz vinaigré associé aux poissons, ne date pas de si longtemps. Il est né à l'époque d'Edo au début du XIXe siècle, et s'appelait à l'époque *haya-zushi* ("sushi rapide") par comparaison au sushi qui existait bien avant, un sushi à fermentation, qui nécessite une préparation de plusieurs mois. Jusqu'alors, le "sushi" était, avant tout, une méthode de conservation des protéines animales, technique jadis commune à certaines régions d'Asie du Sud-Est et du sud de la Chine. Les poissons, parfois même la viande, étaient placés dans du sel avec du riz cuit, ce qui lançait le processus de fermentation lactique. L'ingrédient utilisé et le temps de fermentation différait selon les régions, mais ce met existait déjà au VIIIe siècle, et a continué d'exister parallèlement au "nouveau sushi".

Au bord du lac Biwa, aujourd'hui encore, quelques ateliers confectionnent ce *funazushi*. Le poisson *funa* (poisson d'eau douce qui appartient au genre carassius), et notamment l'espèce *nigorobuna*, endémique du lac Biwa, est l'ingrédient de choix pour cette préparation. Les poissons sont pêchés au printemps, écaillés et vidés de leurs boyaux. On les remplit de sel et on les laisse mariner jusqu'au début de l'été.

Ils sont ensuite sortis du sel, puis fourrés et recouverts de riz cuit. Puis, on laisse la fermentation lactique agir. Ils seront prêts à consommer fin novembre-début décembre. Huit ou neuf mois de préparation sont nécessaires pour la fermentation du poisson.

Ce *funazushi* peut être dégusté en fines tranches (un excellent appelle-saké !), y compris la tête qui peut être consommée coupée en petits morceaux, sur du riz fraîchement cuit sur lequel on versera de l'eau chaude. Cela produit un consommé instantané et naturel, qui peut être parfumé par du *wasabi*. Idéal pour terminer le repas sur une note de douce quiétude... Le *funazushi* peut se conserver pendant un an, deux ans... Son goût évoluant.

Si depuis quelques années, l'image du *funazushi* s'est nettement améliorée et figure même parmi les délices de la cuisine du lac Biwa, cela n'a pas toujours été le cas. Il n'était consommé que très localement, et les gens de l'extérieur étaient facilement rebutés : pourquoi s'obliger à goûter ce "poisson fermenté" acide et qui sent fort...

Heureusement, la mode des "produits fermentés" a contribué à la remise à l'honneur du *funazushi*, et les efforts, dans ce sens, fournis par les producteurs de *funazushi* ne sont pas négligeables. L'un des précurseurs de la revalorisation de ce plat traditionnel, TOKUYAMA Hiroaki, tient l'auberge-restaurant Tokuyama-zushi au bord du lac Yogo, un petit lac annexe du lac Biwa, et est considéré comme expert en la matière. Non seulement il

INFOS PRATIQUES

TOKUYAMA ZUSHI 1408 Kawanami, Yogo-chô, Nagahama, Shiga 529-0523. Tél. 0749-86-4045 www.zb.ztv.ne.jp/tokuyamazushi/

est réputé pour son *funazushi* d'une finesse soutenue par une parfaite maîtrise du processus de fermentation, mais aussi pour l'avoir ouvert à de nouvelles associations, à de nouveaux univers gustatifs. Bien qu'il ait grandi dans la région et voyait son père confectionner le *funazushi* dans son enfance, ce n'est pas la voie qu'il avait initialement choisie. Il est d'abord parti faire de la cuisine japonaise traditionnelle comme tout le monde. Or, tout en travaillant comme cuisinier, il s'attristait de voir que ce met était de plus en plus oublié. Encouragé par un chercheur spécialiste de la fermentation lactique à préserver et développer le savoir-faire du *funazushi*, il a décidé, il y a quatorze ans, d'ouvrir son restaurant où il sert son *funazushi*. Il n'a pas été facile au début d'attirer les clients avec un repas autour de ce met. Mais il a développé graduellement son univers en croisant les méthodes et en variant les ingrédients fermentés sur ses assiettes.

Par exemple, dans son restaurant, TOKUYAMA Hiroaki sert le *funazushi*, finement coupé, accompagné d'un filet de miel récolté dans sa montagne; on peut également le déguster en "sandwich" : une fine tranche de *funazushi* entre deux fines tranches de pain style pita. Au dessert, nous pouvons même être surpris par le sorbet de "ii", le riz dans lequel a fermenté notre poisson. La belle acidité donne une saveur proche du yaourt, c'est frais, à la fois étonnant et parfaitement convainquant par la cohérence qui traverse le repas.

Ses mets paraissent au premier abord relever de l'exploit, des inventions pures et dures, comme son maquereau fermenté coupé finement, associé à un coulis de tomates et du Caciocavallo râpé. Mais une logique solide soutient ces idées, la combinaison de trois ingrédients riches en acides aminés ne peut pas ne pas générer de la profondeur. Si TOKUYAMA Hiroaki a su développer le potentiel gastronomique de la fermentation lactique, cela s'explique par le fait qu'il est l'un des rares à tenir deux rôles à la fois, celui de cuisinier et celui de producteur. C'est à la fois sa maîtrise en matière de fermentation et sa connaissance des produits qui ont rendu possible cette ouverture de la palette gustative.



© felipe ribon

La fermentation du poisson prend des mois.

Selon ses dires, il ne prétend pas faire de la "cuisine japonaise mainstream" mais "à la façon TOKUYAMA". Pourtant, existe-t-il un plat plus traditionnel que le *funazushi* ? Rares sont les plats dégustés à l'époque du *Dit du Genji* qui survivent encore aujourd'hui, et il ne faut pas oublier que les plats considérés comme représentatifs de la cuisine japonaise, les *soba*, *tempura* ou *sushi* moderne, n'existent que depuis deux cents ans tout au plus...

Le *funazushi* est le plat qui nous fait penser qu'un produit culinaire porte en soi une histoire. En cela, c'est un patrimoine. Certes, sa production n'est pas énorme, et n'a pas besoin de l'être car il faut surtout vivre en harmonie avec l'écosystème du lac et de la nature sans lequel l'existence de la culture culinaire ne serait pas concevable.

SEKIGUCHI RYÔKO



Shiga et le lac Biwa
échappée en eaux douces

Une petite tâche bleue s'étale au beau milieu de la carte du Japon : bienvenue dans la région du Biwa, le plus grand et le plus célèbre lac du pays. Ici, à seulement 10 minutes de Kyoto, on profite de l'eau sous toutes ses formes !

Le Biwa doit son nom à un luth ancien, prisé des conteurs des temps reculés, dont il épouse la forme, et offre à la préfecture de Shiga une identité bien particulière. Havre sacré du bouddhisme japonais primitif, sa région est devenue un lieu de villégiature et de loisirs prisé des habitants de Kyoto, qui viennent y trouver les charmes d'un tourisme aquatique.

Ile aux trésors

C'est ainsi que plusieurs bateaux proposent de voguer sur les eaux du Biwa, le temps d'une excursion (1 à 4 heures, au départ de la ville d'Otsu), ou celui d'aller poser le pied sur Chikubu (30 mn, au départ de Nagahama ou d'Imazu). Ce charmant îlot hérissé d'une végétation luxuriante est considéré depuis toujours comme le sanctuaire principal du Biwa, et l'on vient y rendre hommage aux dieux dans l'antique temple shintô Tsukubusuma (Ve s.), qu'un corridor au bois fatigué relie au temple bouddhiste Hôgon-ji (VIIIe s.). Le dernier étage de sa petite pagode offre une vue surprenante sur le lac et les montagnes alentours.



A Harie, une centaine de maisons sont dotées de *kabata*.

L'eau et les hommes

Au nord-ouest du lac, ce ne sont plus les dieux, mais les hommes, qui tirent parti des richesses aquatiques du lac Biwa. Ici, dans la bourgade de Harie, un système d'irrigation unique baptisé *kabata* a placé l'eau au cœur de l'organisation sociale et environnementale : chaque maison y est alimentée par une source naturelle dont l'eau se déverse dans un bassin en pierre où elle sert à rincer ustensiles et légumes, puis déborde dans un bassin plus large où des carpes viennent se nourrir et la débarrasser des déchets. Ces bassins sont reliés entre eux, et ils alimentent tous un étroit canal qui serpente dans tout le village avant d'aller s'écouler dans le lac voisin. Un système qui rend chacun responsable de son usage de l'eau, et conscient de ce qu'il doit à l'environnement (visites guidées de Harie par l'association du village).

Canal commercial

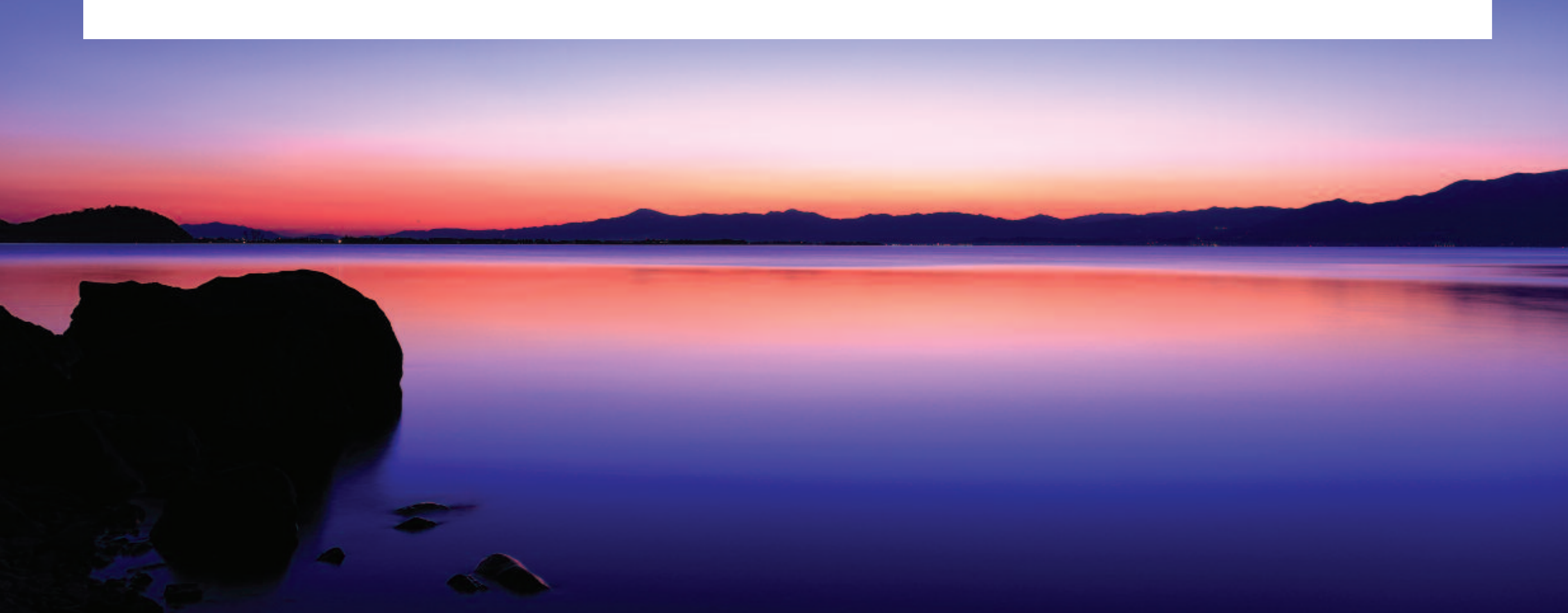
Sur la rive opposée, au sud-est, l'eau du biwa offre à Omihachiman le charme d'une petite Venise des temps passés.



Balade aquatique et printanière sur le canal d'Omihachiman.

Cette ville proche du château de Hikone a toujours servi de zone de stockage aux marchandises acheminées via les eaux du lac : riz, thé, saké, textile, tuiles… Omihachiman a conservé ce patrimoine, et de son centre se dégage le charme de l'époque Edo (17e – 19e s.), avec ses entrepôts (les *kura*) aux murs recouverts de chaux et ses imposantes demeures de bois des riches marchands d'hier. Certaines ont été reconverties en un passionnant musée d'histoire locale, d'autres reconverties en boutiques et restaurants. Au pied des bâtiments coule toujours ce canal qui servait à acheminer les marchandises. Il s'élargit en périphérie pour devenir une jolie lagune rurale sur laquelle les touristes se laissent dériver à bord de jonques touristiques yakata pilotées par des marins d'eau douce équipés de gaffes de bambou.

Texte : Guillaume Brandily



Le Bouddha du Biwa

Aquatique, le tourisme autour du lac Biwa peut aussi se faire spirituel. Le sud-ouest du lac a en effet été choisi deux fois pour accueillir ce bouddhisme balbutiant venu de Chine. Par le temple Miidera tout d'abord, fondé par l'empereur Tenmu en 686, et immortalisé par une estampe du maître Hiroshige. Il faudra ensuite gravir le mont Hiei pour accéder à l'un des plus célèbres monastères du Japon, l'Enryakuji. C'est là qu'au début du 9e siècle, un jeune moine revenu de Chine décide de fonder un monastère isolé dans une nature sauvage. Saichô ne le sait pas encore, mais il vient alors de poser les fondements de l'un des principaux courants du bouddhisme japonais, le Tendaï.
De cet immense complexe, on peut visiter trois zones classées au patrimoine mondial de l'Unesco, et dont l'aura demeure intacte, dispersées dans la forêt et reliées entre elles par d'antiques chemins de pèlerinage.

La grande cloche sacrée (à dr.) de l'Enryakuji sonne à chaque prière.

Accès depuis Kyoto Station : train pour Miidera avec un changement à Zeze puis ligne Keihan (25 mn) / Enryakuji direct en bus (1h), train puis téléphérique depuis Hieizan-Sakamoto, train puis téléphérique depuis Yase-Hieizan-guchi.

A deux roues

Les 230 km de circonférence du lac et la piste cyclable qui longe sa rive offrent de belles perspectives aux vélos, que ce soit pour un tour complet (compter 2-3 jours) ou une petite portion. L'expérience permet d'alterner le pédalage avec vue sur le lac (mieux vaut alors faire le tour dans le sens antihoraire, pour l'avoir au plus proche sur la gauche) et les pauses dans les nombreux sites des environs. Nombreuses locations de vélos à Otsu ou Hikone.



http://biwaichi-cycling.com/en/

Le musée Miho

On distingue à peine son magnifique écrin de verre et de métal en serpentant dans les collines de Shiga. Et pourtant : dessiné par l'architecte américain d'origine chinoise Pei, au cœur d'un projet titanesque qui a demandé d'aménager une route et de percer une montagne voisine, voici là l'un des plus beaux musées du Japon. Ses collections, amassées par une riche secte bouddhique, mettent en avant les beautés échangées le long de la route de la soie – principal canal de diffusion du bouddhisme en Asie – dans une scénographie admirable. Son aile nord accueille des expositions temporaires prestigieuses consacrées aux arts et artisanats japonais (laques, céramiques…)

www.miho.or.jp/french/index.htm

Le château de Hikone

Juché sur une colline, il appartient au cercle très fermé des ouvrages restés intacts depuis leur construction (ici en 1622). Il faudra franchir ses douves et fortifications, et gravir les échelles de son donjon (classé Trésor National) pour s'offrir, au sommet, une vue imprenable sur le lac Biwa. Et sur le Genkyuen : de l'autre côté de la douve s'épanouit ce jardin d'agrément d'inspiration chinoise, qui propose une balade autour d'un étang central et un bel exemple du style « paysage emprunté », dans lequel un élément du décor (ici le donjon du château) semble parfaitement intégré à la scénographie naturelle.

http://hikone-410th.com/

Crédit photos : Biwako Visitors Bureau


Retrouvez toutes les informations sur
http://en.biwako-visitors.jp/

Idée cadeau

Statues de *tanuki*
Village de la poterie à Shigaraki
Ouv. tlj 9h-17h
1293-2, Maki, Shigara-chô
Kôga-shi, 529-1803

Otsu-e (dessins traditionnels)
Otsue no Mise - ouv. tlj 10h-17h
sauf les 1er et 3è dimanche du mois
http://www.otsue.jp/english

Daruma de Chikubu
Célèbre statuette porte-bonheur, à se procurer sur l'île auprès du temple Hôgon-ji.

Célébrations



Le Festival Nagahama Hikiyama
Chaque année à la mi-avril, les habitants de Nagahama (rive N.E. du Biwa) se réunissent à la nuit tombée pour promener en ville des chars sur lesquels des pièces de théâtre traditionnel kabuki sont jouées par des enfants.

Funambule du Biwa
Admirer le lac et ses environs tel un oiseau ? C'est possible grâce au Biwa Zip Line, un système de câbles tendus dans la vallée (printemps-automne). Emotions fortes et paysages somptueux garantis !

Accès

Shiga
Maibara
Ligne JR Kosei
Biwa-ko
Hikone
Mt. Hieizan
Omihachiman
Ligne JR Biwako
Kyôto
Otsu
Shinkansen

Prince Hotel
Lake Biwa Otsu



❶ Nagoya
Nagoya Prince Hotel Sky Tower

A Nagoya, hub entre Tokyo, Osaka et les pays étrangers, a vu le jour le *Global Gate*, nouveau point de rencontre international. A l'automne 2017 sera inauguré dans la partie haute du bâtiment (haut de 170m) le Grand Hotel, lieu idéal pour tous les voyageurs.



❷ Biwako Otsu
Lake Biwa Otsu Prince Hotel

Cet hôtel immense de 38 étages se situe sur le bord du lac Biwa. Toutes ses 530 chambres ainsi que sa salle de banquet (la plus grande du pays), offrent une vue sur le lac. Idéal pour votre visite touristique à Shiga et à Kyoto.



❸ Kyoto
Grand Prince Hotel Kyoto

Dans cet hôtel situé à coté du Centre International de Conférences de Kyoto, vous pourrez accéder facilement à des sites classés au patrimoine mondial et profiter du charme de Kyoto avec ses chambres spacieuses et rénovées et son magnifique jardin japonais.



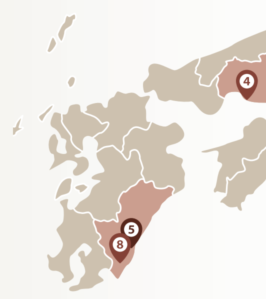
❹ Hiroshima
Grand Prince Hotel Hiroshima

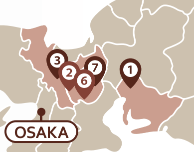
Chaque chambre bénéficie d'une vue panoramique sur la ville et sur la Mer Intérieure de Seto. C'est un « *Urban Resort Hotel* » qui est équipé de divers restaurants, de salles de réunion, et d'espaces de relaxation comme les *onsen* ou les spas.



Nous voulons offrir à chacun de nos clients un moment de détente unique.

Profitez de votre temps de repos dans un cadre épuré et tranquille avec Prince Hotel, maintenant présent dans l'ouest du Japon, qui vous aidera à réaliser un séjour ressourçant.
Bénéficiez d'un moment de bien-être : Prince Hotel vous garantit un séjour qui vous satisfera.









❺ Nichinan
Nichinankaigan Nango Prince Hotel

Très calme, l'hôtel se situe sur le bord de mer de la ville de Nichinan. Il propose une vue exceptionnelle sur l'océan et sur l'île verdoyante d'Oshima depuis ses chambres, ses restaurants, ses lounges et ses bains en plein air.



❻ Seta
Golf Course

Ce parcours de 54 trous qui s'étale sur une colline de la ville d'Otsu dispose d'une vue sur le lac Biwa et le Mont Hieizan. Il est composé du parcours Nord, du parcours Est et du parcours Ouest qui ont chacun leurs originalités.



❼ Ryuo
Golf Course

Entouré des monts Suzuka, ce terrain de golf est localisé à proximité du lac Biwa, au sud de la plaine de Koto. Grâce à divers mouvements de relief dessinés, il est reconnu pour sa particularité avec un parcours parsemé de magnifiques étangs.



❽ Nichinankushima
Golf Course

C'est un parcours de 18 trous donnant sur la baie de Shifubu de la ville de Kushima, située au sud du département de Miyazaki. Il dispose de voiturettes de golf automatisées pouvant transporter jusqu'à deux personnes et leurs sacs chariot.



SEIBU PRINCE CLUB emi

https://emi.seibugroup.jp/en/

SEIBU PRINCE CLUB emi est un programme réservé à nos membres offrant une hospitalité irréprochable et des avantages spéciaux qui assurent de passer un moment inoubliable au Japon. Grâce à ce programme, nos membres vont vivre des expériences hors du commun pendant leur séjour au Japon.

Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Situé à plus de 1 000 km de Tôkyô, l'archipel d'Ogasawara reste en grande partie un territoire sauvage.

Ogasawara, l'archipel aux trésors

Tôkyô, c'est Shibuya, Harajuku ou encore Shinjuku. Mais c'est aussi ce chapelet d'îles à 1 000 km de là.

Sur le pont de l'*Ogasawara maru,* les passagers prennent les photos des premiers récifs de l'archipel d'Ogasawara. Enveloppés dans la brume et couverts d'une dense végétation, ils offrent une image subtropicale d'un Japon très loin des kimonos et des jardins zen. Et pour cause, distant de plus de 1 000 km de Tôkyô, ce chapelet d'une trentaine d'îles perdues dans le Pacifique étaient jadis un territoire vierge parcouru par des baleiniers de la Nouvelle-Angleterre. L'un d'eux, Nathaniel Savory décida d'y implanter une colonie en 1830. Ce n'est qu'en 1880 que ce qui s'appelaient encore les îles Bonin ("îles sans personnes") furent rattachées la préfecture de Tôkyô et devinrent Ogasawara. Les premiers habitants de l'archipel se mélangèrent aux pêcheurs et agriculteurs japonais. De nos jours, Ogasawara reste pour la plupart des Japonais un bout du monde, inaccessible et mystérieux.

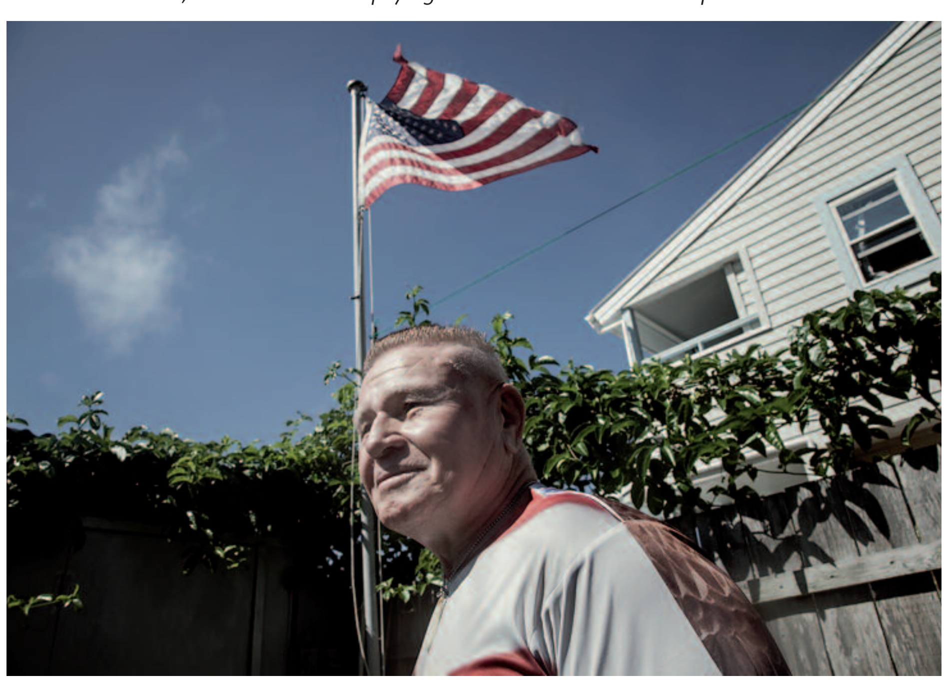
La traversée prend 25 heures depuis la capitale du Japon. Un temps de trajet qui n'a presque pas changé depuis 35 ans que l'*Ogasawara maru* dessert cet archipel. Immense, le bateau offre six classes de cabines dont la plus économique, un espace tatami tout en bas, est aussi la plus déconseillée aux estomacs fragiles. Malgré sa taille, le paquebot tangue d'avant en arrière, empêchant tout mouvement. Seuls des groupes d'îliens, qui en ont vu d'autres, continuent tranquillement de siroter leur *shôchû,* cet alcool de patate douce . *"Ce n'est pas la saison des typhons, mais la mer est capricieuse. Espérons que nous n'entrerons pas en collision avec une baleine sur la route",* commente, dans sa cabine, le capitaine TAKAHASHI. Il y a un siècle et demi, c'est à bord de canoës que les hommes bravaient cet océan enragé pour aller harponner les baleines et ramener le combustible qui valait de l'or : l'huile de baleine, utilisée pour éclairer les foyers.

Enfin, le port de Chichijima apparaît, dans une ravissante baie aux eaux turquoises. Des centaines de mains s'agitent dans notre direction. La venue de l'*Ogasawara maru,* une fois par semaine, est un événement pour Chichijima et Hahajima, les deux seules îles habitées de l'archipel. A part quelques cultures destinées aux touristes, Ogasawara est dépendant de Tôkyô pour son alimentation. *"Je suis revenu des Etats-Unis il y a 15 ans pour reprendre le supermarché, c'est une grosse responsabilité, il faut tout réfrigérer : en cas de typhon nous sommes coupés du monde",* raconte Rocky Savory dans un anglais parfait. Il dirige la B.I.T.C (Bonin Islands Trading Company) qui existe depuis 60 ans. Arrière-arrière-arrière petit-fils de Nathaniel Savory, Rocky est né en 1960. Il a gardé de sa mère les yeux bridés, mais sa carrure imposante est héritée de ses ancêtres américains. *"Ici on nous appelle les* Obeikei *(d'origine occidentale). Nous sommes de sang hawaiens, polynésiens, africains. Mais nous nous sentons avant tout natif d'Ogasawara",* précise-t-il. Les descendants autochtones, environ 200 sur une population de 2 000 habitants, cohabitent avec la population japonaise en harmonie. Le long de l'artère principale qui borde le port de Chichijima, des enseignes bilingues rappellent fièrement le passé international de l'île, un atout indéniable pour le développement du tourisme.

Classé au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2011, Ogasawara regorge d'espèces endémiques dont plusieurs menacées d'extinction, et attire les touristes passionnés de faune et de flore. *"Nous avons une chauve-souris à la fourrure rousse qu'on appelle "renard volant", elle peut mesurer jusqu'à 1,50 m !",* lance notre guide de randonnée qui est originaire de la lointaine préfecture d'Ehime, sur l'île de Shikoku. Nous arpentons une jungle sillonnée de racines et de grottes. Ogasawara est aussi un site de vestiges historiques. Au milieu des arbres *tako* en forme de poulpe et les figuiers étrangleurs, gisent des ruines de la Seconde Guerre mondiale : camions, bunker, bout de vaisselle, témoins silencieux de la vie des soldats. A 300 m d'altitude, la falaise de Heart rock, en forme de cœur, est unique


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

A certains moments, la brume envahit le paysage et lui donne un caractère inquiétant.


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

John Washington est un de ces Obeikei *qui vivent à Ogasawara.*


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Image du premier navire dépêché par les autorités dans les îles pour notifier leur rattachement au Japon.


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Dans le port de Chichijima, le monument aux baleines rappelle leur importance pour les habitants.

en son genre. Elle offre au voyageur une vue imprenable sur l'océan, nappe cobalt ourlée de vert. Au loin, le jet d'une baleine jaillit comme une fontaine blanche. Jadis chassées et maintenant protégées, les baleines à bosse offrent à l'île un revenu touristique considérable. *"Mais grâce à son accès difficile, il n'y a pas de tourisme de masse, ce qui contribue à préserver l'écosystème d'Ogasawara"*, assure SHIBUYA Masaaki, vice-président de l'Association touristique du village d'Ogasawara. Aucun aéroport n'est prévu sur les Bonin. *"Ce sont les conditions exigées par l'Unesco pour le classement au patrimoine mondial"*, poursuit-il. Loin des complexes touristiques géants, les auberges et les petits hôtels familiaux offrent charme et confort pour se détendre après des journées à parcourir la jungle ou l'océan.

George Minami Gilley balaie du regard l'horizon. Descendant du célèbre capitaine de baleinier William Gilley qui fit partie des premiers colons à s'installer sur l'île, George a repris le travail de son aïeul de manière plus pacifique. A bord de son chalutier, celui qu'on surnomme "Little George" recherche pour les touristes le jet blanc qui signale la présence des baleines à bosse. *"On en trouvera si vous avez de la chance"*, explique-t-il placidement. Près de la plage de Sakaiura, le bateau s'arrête pour nous laisser visiter l'épave d'un cargo japonais, le *Hinko maru*, torpillé pendant la guerre du Pacifique en 1944. Gisant dans les eaux turquoises à quelques mètres de la plage de l'île de Chichijima, c'est le refuge pour une multitude de poissons multicolores et de requins. *"Ce sont des requins inoffensifs, ne vous inquiétez pas !"* assure George qui nous entraîne vers le large. En cette matinée de printemps, la brume recouvre les îlots rocheux d'une aura fantastique, nous croisons des poissons volants et des dauphins. Sauvages, ils passent leur route. *"Si vous mettez le cap au sud sur 240 km, vous arrivez à Iwojima. Mais personne n'a le droit d'y débarquer à l'exception des forces d'autodéfense japonaises"*, ajoute notre guide. Casquette américaine sur le front et cheveux délavés par le soleil, Little George porte un tee-shirt sur lequel figurent les soldats américains

Dans les eaux qui entourent l'archipel, il n'est pas rare de rencontrer des baleines.

Stefano De Luigi pour Zoom Japon

hissant leur drapeau à Ioujima, l'île la plus célèbre de la guerre du Pacifique où périrent environ 20 000 combattants japonais. Les baleines sont absentes, mais nous naviguons sur des fonds marins translucides peuplés de milliers de poissons tropicaux. La brume se lève. Nous faisons un stop à Minamijima, une île déserte avec une plage de quartz et des rochers extraordinaires qui plongent sur la mer. Enfin, après plus de quatre heures, notre patience est récompensée. Nous apercevons nos premières baleines : une famille avec deux mâles, une femelle et un petit. Nous les suivons longtemps en observant leur masse énorme, gracieuse et irréelle faire des sauts périlleux et plonger à nouveau dans les eaux marines.

Le lendemain, nous partons vers l'île de Hahajima, à 50 km au sud de Chichijima. Peuplée de 450 âmes, elle offre les mêmes circuits que Chichijima, mais dans un cadre encore plus sauvage. Cette île aux terres fertiles a accueilli les premiers colons japonais arrivés au début du XIX[e] siècle pour se lancer dans la culture de la canne à sucre. KOMATSU Hiroko, une cultivatrice descendante des premiers colons japonais, est née en 1944 et a vécu en exil sur l'île principale de Honshû avec ses parents. *"Ils ont été chassés de Hahajima par la guerre et ils n'ont pu y revenir qu'en 1968. Car quand l'île est passée sous contrôle américain en 1945, aucun Japonais n'a été autorisé à y revenir"*, confie-t-elle en cueillant les fruits de son verger. FUJITANI Akinori lui fait partie des nouveaux habitants de l'île. Il est venu de sa préfecture natale d'Aichi, à l'ouest de Tôkyô, il y a 20 ans. Teint basané et mains robustes, cet agriculteur a hérité d'un champ avec une vue imprenable sur l'océan. *"J'entends même le jet des baleines !"* s'exclame-t-il. Un seul inconvénient : deux canons de la dernière guerre plantés au beau milieu de son champ de pâquerettes. *"Mes amis viennent prendre des photos, mais c'est très dérangeant d'avoir ces ruines*


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Souvenir encombrant de la Seconde Guerre mondiale dans la propriété de FUJITANI *Akinori.*


Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Rance Ohira Washington, propriétaire du Yankee Town, passionné d'histoires de trésors cachés…

de guerre chez soi", dit-il mi-souriant. Avec son épouse, il cultive de succulents fruits de la passion et les fameuses tomates cerise de Hahajima qui font la joie des touristes. A quelques minutes à pied du port, on peut aussi visiter la distillerie de rhum de Hahajima qui produit 4 000 bouteilles par an. De nos jours, le "Bonin rhum" qui jadis enivrait les pirates et matelots a du mal à concurrencer le *shôchû*, cet alcool de patate douce ou de blé qu'affectionnent les Japonais. Mais il continue de faire partie de l'histoire d'Ogasawara. *"Goûtez-moi ce rhum de 25 ans d'âge !"* lance M. ORITA. Des parfums capiteux envahissent l'air du soir. Sous l'arbre étrangleur qui fait face au port, les îliens se réunissent après le travail. Pêcheurs, agriculteurs ou fonctionnaires comme KADOWAKI Osamu qui travaille à la coopérative agricole de Hahajima. Cet homme originaire de Tôkyô en a eu marre un jour de ses trois heures de train journalières et a démissionné pour venir s'installer ici. *"La convivialité et la qualité de vie ici valent plus que tout le confort du monde"*, assure-t-il avec un grand sourire.

Pour la dernière journée à Ogasawara, nous partons en croisière à 130 km à l'ouest de Chichijima pour observer une nouvelle île surgie du fond des mers. En 2013, Nishinoshima, ou île de l'ouest, a fait la une des médias du monde entier et continue de fasciner par son évolution. *"L'éruption du volcan sous-marin en 2013 a créé un îlot à l'est de l'île originale de Nishinoshima, elle-même née d'une éruption en 1973. Cet îlot a tellement grandi qu'il ne forme plus qu'une seule terre avec Nishinoshima"*, raconte KAWAKAMI Kazuto, un ornithologiste de l'Institut de recherche forestière. Des touristes et

POUR S'Y RENDRE

LE SEUL MOYEN POUR REJOINDRE OGASAWARA est le bateau. L'Ogasawara maru assure la liaison régulière entre le terminal de Takeshiba, à Tôkyô, et le port de Chichijima. Pour en savoir plus sur le mode de réservation et le coût, veuillez consulter le site de la compagnie maritime Ogasawara Kaiun qui gère la liaison : www.ogasawarakaiun.co.jp/english/reserve/howto.html

Stefano De Luigi pour Zoom Japon

Lors de chaque départ d'un bateau, les habitants de Chichijima se déplacent pour venir saluer les passagers.

des familles se sont réunis sur le pont. Le ciel et la mer se confondent. Puis apparaît enfin la forme conique et fumante de Nishinoshima, survolé par ces uniques habitants, des oiseaux *katsuodori* (fou de Bassan) noirs et blancs. De retour à Chichijima, nous passons la dernière soirée au comptoir du bar Yankee Town, dans l'ancien quartier des *Obeikei*. Son propriétaire Rance Ohira Washington, de la cinquième génération, ne tarit pas d'histoires concernant l'île, les pirates, les vieilles cartes et les trésors. *"Je suis sûr qu'il y a un trésor caché quelque part chez ma grand-mère ! On y a retrouvé des pièces d'or de 1831"*, dit-il. Habillé d'un treillis, yeux perçants et bridés, il est revenu des Etats-Unis en quête de son identité. *"Le Japon n'enseigne pas notre histoire et nous avons un véritable rôle de transmission envers nos enfants"*, dit-il. Ile du bout du monde, Ogasawara donne pourtant l'impression d'être un port ouvert sur tous les continents, à mi-chemin entre l'Asie, l'Océanie et l'Amérique. Le lendemain, l'*Ogasawara maru* quitte le port de Chichijima au son du tambour japonais *wadaiko* et des danses hawaïennes. Tout le village est présent, faisant des grands signes de la main aux passagers amassés sur le pont, la larme à l'œil. Des dizaines de bateaux de plaisance viennent compléter cet au-revoir digne d'un film en nous escortant avec leurs mouchoirs en criant : *"A bientôt !"*. Les pétales de nos hibiscus rouges offerts par les îliens s'envolent et flottent sur la mer comme pour nous rappeler de retrouver rapidement le chemin du retour vers les merveilleuses îles d'Ogasawara.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

ZOOM JAPON

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy
75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution



ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Responsable de la publicité : Yoshiyuki Takachi

Ont participé à ce numéro :

Odaira Namihei
Gabriel Bernard
Ritsuko Koga
Kashio Gaku
Kimié Ozawa
Takako Taniguchi
Chiho Ichikawa
Florence Herpin
Marie Varéon (maquette)
Eric Rechsteiner
Jérémie Souteyrat
Jean Derome
Giovanni Simone
Olivier Namias
Ryôko Sekiguchi
Yagishita Yûta
Alissa Descotes-Toyosaki
Hirai Michiko
Ohmi Shun
Benjamin Parks
Stefano De Luigi
Irwin Wong
Laura Liverani



événements



Exposition
à JAPAN EXPO
6 au 9 Juillet 2017
PHOT-ONO-GRAPHIE
Hall 5 Stand A202
photonographie.tumblr.com

● **Exposition ARCHITECTURES JAPONAISES A PARIS, 1867-2017**
Cette exposition revient sur un siècle et demi d'échanges architecturaux entre le Japon et la France. Du 28 juin au 8 octobre 2017. Pavillon de l'Arsenal, 21 Boulevard Morland, Paris 4ème. Entrée libre. www.pavillon-arsenal.com

● **Ateliers d'avion origami à la Maison de la Culture du Japon** Venez nombreux aux ateliers d'avion origami pour les enfants avec un pilote de la compagnie aérienne JAL !
Mercredi 12 juillet, 15h-16h/16h-17h.
En japonais avec traduction en français. De 6 à 12 ans. Maison de la Culture du Japon à Paris, 101Bis Quai Branly, Paris 15ème.
Réservations sur : www.mcjp.fr/fr/agenda/jouons-avec-un-avion-en-origami
JAL CSR activities (en anglais) : www.jal.com/en/csr/next-generation/

cours

● **Calligraphie et sumi-e** (dessin à l'encre) pour tous niveaux www.takeimakiko.com 06 6471 6451

● **Stage de calligraphie et sumi-é** Du 3 au 7 juillet de 14h à 17h30 : 300 € (70€/Jour) www.takeimakiko.com paris.tanoshi@gmail.com 06 6471 6451

● **Réalise ton propre manga !** stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Places limitées. Inscription sur www.espacejapon.com

● **Journées portes ouvertes** d'Espace Japon - mer. 13 sept. de 15h à 19h et sam. 16 sept. de 14h à 18h. Cours de japonais gratuits, évaluations avec des professeurs de japonais et renseignements cours de japonais pour les enfants et adolescents. 12 rue de Nancy 75010 Paris. www.espacejapon.com

IMOTO SEITAI FRANCE - MÉTHODE JAPONAISE AUTHENTIQUE DE SOINS ET D'EXERCICES D'AJUSTEMENT POSTURAUX
À Paris : Formation à l'année, Cours découverte et Week-ends Séminaire ouverts à toutes et à tous quel que soit son âge et ses objectifs. Centre affilié à l'Institut Imoto Seitai de Tokyo «Honbu Dojo». Soins personnalisés auprès de monsieur Olivier LAHALLE. Retrouvez toutes les informations sur www.imoto-seitai.fr
Contact : info@imoto-seitai.fr / 06 33 48 86 30

Déposez votre annonce sur
zoomjapon.info
www.zoomjapon.info/annonces/

divers

Japan Rail Pass
Vente de JR pass par internet
www.jr-pass.fr



Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :
- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits
Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises
Les honoraires sont déterminés en commun accord avec le client selon la nature du dossier. N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements.
HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr





Ecole de Langue Japonaise
Votre école à Lyon, Grenoble, Nice ...
http://www.ecole-japonais.fr 09 54 82 12 72







Concours organisé pour la réalisation d'un visuel destiné à un sac en coton à l'occasion du 7e anniversaire du magazine ZOOM Japon

En 2015, à l'occasion du 5e anniversaire, Florent Chavouet avait réalisé l'illustration d'un T-shirt original que nous avons offert à nos abonnés. Pour le 7e anniversaire, la rédaction met à contribution le talent de ses lecteurs pour la réalisation d'un sac.

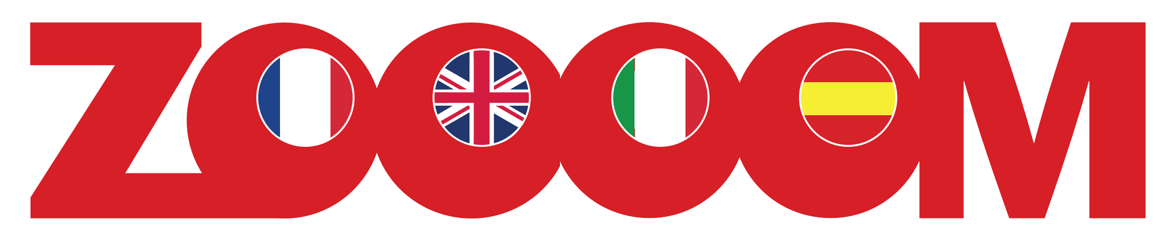
Qui peut participer au concours ?
Le concours est ouvert à tous : graphistes professionnels ou amateurs connaissant l'esprit du magazine.

Quel type de visuel ?
Thème : **le japonisme.**
Format maximum de 28 cm x 28 cm. En une couleur de votre choix sous la forme d'un fichier numérique : PDF ou EPS haute définition (300 dpi). Le texte vectorisé. (sérigraphié sur un tissu coton de la couleur écrue).

Récompenses :
Au lauréat : 300 € + 10 sacs imprimés

Remise du fichier :
avant le 20 juillet 2017

Pour en savoir plus :
www.zoomjapon.info/sac2017 contact : club@zoomjapon.info



J A P O N • J A P A N • GIAPPONE • J A P Ó N
www.zoomjapon.info www.zoomjapan.info www.zoomgiappone.info www.es.zoomjapon.info

ABONNEMENT EN LIGNE

www.zoomjapon.info

Vous souhaitez recevoir chaque mois un exemplaire de ZOOM Japon,
alors l'abonnement en ligne est désormais disponible.
En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du **Club ZOOM**.
Cela vous permet de participer chaque mois à un tirage au sort qui vous donnera la possibilité de gagner des livres, des DVD, des invitations à des spectacles et bien d'autres choses.

10 numéros par an + Club ZOOM = 28 € / an

Club ZOOM Cadeau du mois

Ce mois-ci, le Club ZOOM vous propose de gagner le **DVD** de Matsumoto Hitoshi ***R100***, la version japonaise de Fight Club réalisé par Luis Luis Buñuel ! (rideaux japonais) de Madame Mo. Une décoration joyeuse et colorée, qui transforme votre maison en style japonais !

Pour participer au tirage au sort, veuillez répondre à la question :
Quel est le budget global (Billet d'avion + séjour) que vous prévoyez pour votre prochain voyage au Japon?
et envoyer votre réponse à *club@zoomjapon.info*
en indiquant votre numéro d'abonné.
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.
Jusqu'au 31 août 2017.

En partenariat avec Blaq out - www.blaqout.com



Tentez votre chance !

ZOOM JAPON À LA JAPAN EXPO

En plus de la distribution importante du magazine, ZOOM Japon aura un stand à la Japan Expo.
Sur notre stand, possibilité aussi de feuilleter nos archives, de participer à un tirage au sort pour gagner des offres «spécial Japon» en vous inscrivant à nos newsletters ou en partageant nos articles sur les réseaux sociaux. Vous allez également recevoir un cadeau en vous (re)abonnant au magazine.



CRAFTHOLIC® PARIS



En partenariat avec CRAFTHOLIC - www.craftholic.fr

NHK WORLD from JAPAN

L'expérience des sommets au Japon



Profitez de l'été pour atteindre de nouvelles altitudes.
Les montagnes japonaises, ce sont des espaces verdoyants, de l'histoire, une expérience spirituelle et même de savoureaux repas.
Grimpez avec NHK WORLD TV.

▲ NAGANO

14h10, 20h10 Samedi 19 août
CYCLE AROUND JAPAN
Rouler dans une nature abondante

22h30 Lundi 21 août
J-Trip Plan
Grandes routes et villes étapes d'autrefois



▲ YAMAGATA

22h30 Jeudi 27 juillet
Journeys in Japan
Dewa Sanzan, 1ère partie

22h30 Jeudi 3 août
Journeys in Japan
Dewa Sanzan, 2ème partie

nhk.jp/nhkworld

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais disponible sur:



canal 473



canal 244



canal 680



canal 270 (ADSL)
canal 450 (Fibre)



canal 732

En direct sur le web et l'appli gratuite:
nhk.jp/nhkworld

